

Cahiers LITUANIENS

N°14 - Automne 2015 - 16^e année



Cahiers LITUANIENS

Cercle d'histoire Alsace-Lituanie

N°14 / 2015
Strasbourg, automne 2015

Revue publiée avec le soutien de
la Fondation Robert Schuman (Paris) et de
l'Union Internationale des Alsaciens (Colmar).

Illustration de couverture :

Dainius Šukys, dessin extrait de *Le traîneau de Petit Renne*, 2015,
coll. Petits polaires, éditions Borealia.

Avec les aimables autorisations de l'artiste et de l'éditeur.

Directeur de la publication : Philippe Edel

Collaboration éditoriale :

Aldona Bieliūnienė, Liucija Černiuvienė, Marie-Françoise Daire,
Piotr Daszkiewicz, Marie-France de Palacio, Corine Defrance,
Liudmila Edel-Matuolis, Julien Gueslin, Uwe Hecht, Eglė Kačkutė-Hagan,
Ona Kažukauskaitė, Jean-Claude Lefebvre, Guido Michelini,
Caroline Paliulis, Yves Plasseraud, Aldona Ruseckaitė, Marielle Vitureau,
Bernard Vogler.

Crédits photographiques :

Éditions Borealia : p. 3, 37, 47.

Archives de l'Institut littéraire Kultura : p. 7, 14.

Collection Martin-Starewitch : p. 24.

Muséum national d'Histoire naturelle : p. 29, 32.

Photothèque de la Ville de Paris : p. 35.

Bernardinai.lt : p. 42.

ISSN 1298-0021

© Cercle d'histoire Alsace-Lituanie / Cahiers Lituanien, 2015

Maquette et mise en page : Pierre Potier

Impression : Kocher, Rosheim

Dépôt légal : 4^e trimestre 2015

Tous droits réservés

Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé en Alsace

Editorial

Confirmant la tendance qu'a prise notre revue ces dernières années, ce numéro est entièrement consacré à des épisodes ou événements historiques, politiques, culturels ou scientifiques liant la France à la Lituanie. C'est bien de France qu'après la Deuxième Guerre mondiale l'écrivain et éditeur Jerzy Giedroyc joua un rôle prépondérant dans l'amélioration des relations polono-lituanienes. Il le fit par l'intermédiaire de la revue *Kultura* qu'il implanta et dirigea à Maisons-Laffitte et qui devint une des plus importantes publications périodiques en exil des « nations opprimées » par l'URSS. Au XVIII^e siècle, c'est de Lunéville que l'ancien roi de Pologne et grand-duc de Lituanie, Stanislas Leszczyński, devenu duc de Lorraine et de Bar, créa une école des cadets-gentilshommes pour accueillir et former de nombreux jeunes nobles de Pologne et de Lituanie qui s'illustrèrent plus tard dans les armées de la République des Deux Nations. Si Paris accueillit dans les années 1920 de nombreux artistes d'Europe centrale et orientale qui enrichirent la création culturelle française, on notera la contribution de Ladislas Starewitch, un réalisateur de films d'animation qui fut, avant la Grande Guerre, le précurseur à Kaunas du cinéma lituanien. C'est à Strasbourg que Jean-Philippe Graffenauer, médecin et ancien officier lors des campagnes napoléoniennes de Prusse et de Pologne, publia en 1821 la première monographie française consacrée à l'ambre jaune. Et c'est pour le musée d'histoire naturelle de cette ville que des démarches diplomatiques avaient été entreprises au milieu du XIX^e siècle afin d'obtenir un spécimen de bison de la célèbre forêt grand-ducale de Białowieża. Un projet qui n'aboutit malheureusement pas. Par contre, c'est autour de rennes et d'autres animaux polaires que prit forme, en ce début du XXI^e siècle, une étonnante collaboration éditoriale entre deux ethnologues alsaciennes, Emilie Maj et Karen Hoffmann-Schickel, et un illustrateur lituanien, Dainius Šukys, qui réalisa la couverture du numéro et l'illustration ci-contre. Pour finir en vers, vous sont présentés ici – en versions originale et française – quatre poèmes d'Artūras Valionis traduits spécialement à l'occasion de la rencontre littéraire lituanienne organisée en mai 2014 par Eglė Kačkutė à Genève, avec la participation du poète.



Sommaire

	<i>pages</i>
Éditorial	3
La Lituanie dans la pensée politique de Jerzy Giedroyc <i>Małgorzata Ptasińska, Université de Varsovie</i>	5
Les nobles lituaniens à l'École des cadets-gentilshommes de Lunéville <i>Arnaud Parent, Université Mykolas Romeris, Vilnius</i>	16
Ladislas Starewitch, précurseur à Kaunas du cinéma lituanien <i>François Martin, Paris</i>	25
La première monographie française sur l'ambre jaune, publiée par Jean-Philippe Graffenauer en 1821 <i>Piotr Daszkiewicz, Institut d'histoire des sciences de l'Académie polonaise des sciences et Muzeum national d'Histoire naturelle, et Philippe Edel</i>	29
Un bison de Białowieża pour le musée de Strasbourg, épisode de l'histoire de la zoologie du XIX^e siècle <i>Piotr Daszkiewicz, MNHN, et Tomasz Samojlik, Institut de biologie des mammifères de l'Académie polonaise des sciences</i>	33
Petit Renne, histoire d'une collaboration éditoriale lituano-alsacienne <i>Emilie Maj, Karen Hoffmann-Schickel, Dainius Šukys</i>	37
Artūras Valionis, poèmes <i>Présentation par Eglė Kačkutė-Hagan, Université de Vilnius Traduction par Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis.</i>	42
Turinys lietuvių kalba - Summary in English	48

La Lituanie dans la pensée politique de Jerzy Giedroyc : « Un dialogue difficile »

Małgorzata Ptasińska

Après la Deuxième Guerre mondiale, l'écrivain et éditeur Jerzy Giedroyc joua un rôle prépondérant dans l'amélioration des relations polono-lituanienues. Il le fit par l'intermédiaire de l'*Instytut Literacki* (Institut Littéraire), qu'il fonda en 1946, et surtout de sa revue *Kultura* (Culture), devenue une des plus importantes publications périodiques en exil des « nations opprimées » par l'URSS. La revue contribua à former l'opinion, non seulement de Polonais vivant des deux côtés du Rideau de fer, mais aussi d'autres intellectuels d'Europe centrale et orientale durant la seconde moitié du XX^e siècle.

Jerzy Giedroyc naquit le 27 juillet 1906 à Minsk, à l'époque dans l'Empire russe. Il descendait d'une famille aristocratique appauvrie de l'ancien Grand-Duché de Lituanie. Son lieu de naissance et son enfance le marquèrent profondément. À 12 ans, il suivit sa famille qui déménagea à Varsovie, après le rétablissement de l'indépendance de la Pologne en 1918. Dans de nombreux interviews et écrits, il souligna souvent être un homme de l'Est, issu des anciens confins orientaux de la Pologne – les fameux *Kresy*. Il se sentait héritier de la tradition de la République des Deux Nations et revendiqua cette appartenance jusqu'à la fin de ses jours. Avant sa mort, il déclara dans une interview donnée à Ewa Berberyusz : *Traitez-moi de Lituanien polonisé devant à tout prix être relituanisé, si vous voulez. Mais je suis Polonais et je me considère avant tout comme Polonais. La Lituanie est ma deuxième patrie mais, toute ma vie, je l'ai dédiée à la Pologne. Je ne vais ni exagérer, ni minimiser mes efforts et ceux de ma famille dans le combat pour l'indépendance de la Lituanie, car le nom de Giedroyc sonne pour moi aussi juste que celui de Giedraitis*¹.

Après avoir achevé ses études de droit à l'université de Varsovie en 1929, Giedroyc travailla d'abord au ministère de l'Agriculture, puis à celui de l'Industrie et du Commerce. Il sut conjuguer ses obligations de fonctionnaire avec une activité parallèle de rédacteur et d'éditeur. À partir de 1933, il collabora à la revue *Bunt Młodych* (Révolte des jeunes) qui, quatre ans plus tard, prit le nom de *Polityka* (Politique). Dans les pages du périodique, il consacrait beaucoup de place à la politique polonaise à l'Est et y appuyait le mouvement prométhéen². Déjà à l'époque, il constata que la situation géopolitique de la

¹ E. Berberyusz, *Książę z Maisons-Laffitte*, Gdańsk 1995, p. 11-12. Selon la tradition lituanienne, le nom de la famille Giedraitis, qui s'est maintes fois illustrée dans l'histoire du Grand-Duché de Lituanie et dont le fief Giedraičiai se situe en Haute-Lituanie, viendrait de Giedrus, un grand-duc légendaire du XIII^e siècle (NdR).

² Mouvement de réfugiés d'URSS de l'entre-deux-guerres qui prônait la libération des nations opprimées par la création d'États indépendants (NdR).

Pologne offrait à celle-ci la possibilité de jouer un rôle décisif dans cette partie de l'Europe. Il critiquait fortement le nationalisme polonais, le chauvinisme et la politique que menait la Deuxième République de Pologne (1918-1939) à l'égard de ses minorités, surtout des Lituaniens et des Ukrainiens, particulièrement dans la seconde moitié des années 30. Giedroyc restait néanmoins sous la forte influence de Józef Piłsudski. Il appréciait son réalisme politique et défendait son projet « jagellon » de fédération volontaire d'États indépendants réunissant la Lituanie, la Biélorussie et l'Ukraine à la Pologne, sans domination de cette dernière. La guerre soviéto-polonaise (1919-1921) et le traité de Riga du 18 mars 1921 anéantirent cependant les chances d'un tel projet.

Lors de l'invasion de la Pologne en 1939, Giedroyc quitta le pays en même temps que de nombreux dirigeants. Il travailla à l'ambassade de Pologne à Bucarest puis, après sa fermeture, s'engagea dans les Forces armées polonaises de l'Ouest. Il participa aux combats de Gazala et de Tobrouk au sein de la Brigade de chasseurs des Carpates commandée par le général Stanisław Kopański. À partir de 1943, il dirigea le département des journaux et publications attaché au Deuxième Corps polonais commandé par le général Władysław Anders.

Dès les derniers mois de la guerre, Giedroyc sentit la nécessité de rester en exil et d'y poursuivre son activité d'éditeur. Il pressentit que cette émigration allait durer de nombreuses années. Au printemps 1946, il créa à Rome, auprès du Deuxième Corps polonais, l'*Instytut Literacki*, une maison d'édition de livres en polonais. Józef Czapski, Gustaw Herling-Grudziński, Zofia et Zygmunt Hertz furent ses proches collaborateurs dès le début. Son frère Henryk le rejoignit plus tard.

L'Institut commença ses activités dans un contexte qui évoluait rapidement en Europe et dans le monde. Dès l'automne 1947, il fut détaché de l'armée. Bien que l'Institut publiât encore à Rome, l'année suivante, le premier numéro de *Kultura*, Giedroyc décida d'en déménager le siège en France, à Maisons-Laffitte près de Paris. Ce transfert eut pour conséquence une inflexion dans la politique éditoriale de l'Institut. Le mensuel *Kultura* prit une place prépondérante alors que, pour des raisons financières, l'Institut n'éditionait plus de livres qu'à un rythme irrégulier, jusqu'à 1953. Cette année-là fut créée la collection *Biblioteka Kultury* et, près de dix ans plus tard, en 1962, parut le premier numéro de la revue *Zeszyty Historyczne* (Cahiers Historiques).

Entre temps, la conférence de Yalta avait anéanti de facto le rétablissement de l'indépendance de la Pologne qui se retrouva dans la zone soviétique. La Lituanie, avec Wilno/Vilnius, et l'Ukraine, avec Lwow/Lviv, furent intégrées à l'URSS. Ainsi, le projet « jagellon » de fédération perdit toute actualité. Il ne restait que l'héritage de la Lituanie historique. Partisan de l'idée qu'il fallait « accepter la réalité », Giedroyc était conscient de cette situation. Pour

cette raison, il publia dans *Kultura*, en novembre 1952, la lettre d'un étudiant du séminaire catholique de Pretoria, Józef Majewski, dans laquelle celui-ci écrivait : *Que les Lituanais et les Ukrainiens, qui subissent un destin pire que le nôtre, se réjouissent les uns d'avoir recouvré Vilnius et les autres que le drapeau bleu et jaune flotte sur Lviv. Nous détournerons désormais nos regards vers Breslau/Wrocław, Dantzig/Gdańsk et Stettin/Szczecin et y reconstruirons la Pologne. Ainsi sûrement, nos voisins de l'Est et du Nord pourront nous refaire confiance. Avec la collaboration de la Lituanie et de l'Ukraine, une fédération de l'Europe centre-orientale pourra se réaliser.*

Ces quelques phrases firent réagir une partie de l'émigration polonaise qui accusa la rédaction de *Kultura* de « haute trahison » et de « blesser les sentiments d'une majorité de Polonais ». Le mensuel perdit quelques abonnés mais ne changea pas de position.



Jerzy Giedroyc

Sur les ruines des deux guerres mondiales, Giedroyc tenta de construire très adroitement, à petits pas, un dialogue polono-lituanien. Il n'évita pas des sujets difficiles pour les deux parties. Au départ, l'approche était délicate car il ne disposait encore d'aucun allié du côté lituanien. La situation fut différente avec les Ukrainiens, dont plusieurs intellectuels contribuaient régulièrement à *Kultura* dès 1948. Bohdan Osadczuk, sous le pseudonyme de Berlińczyk (« le Berlinoise »), devint le porte-parole du dialogue polono-ukrainien. Il collabora avec *Kultura* à partir de 1952 en rédigeant sa *Chronique ukrainienne* durant de longues années.

Giedroyc organisa et influença la politique de rapprochement des Polonais et des Lituanais en plusieurs étapes. Il commença par présenter aux Polonais des œuvres d'écrivains et de poètes lituanais en exil. Durant des années 1952-57, dans le cycle informel *La poésie lituanienne moderne*, il publia des textes d'auteurs de la nouvelle génération, celle qui avait fui le pays avec la guerre. Cette poésie était marquée par la profonde blessure causée par la perte de la patrie. Les poèmes furent traduits en polonais par Juozas Kėkštas qui vivait après-guerre en Argentine où il travaillait comme ouvrier. La revue proposa, entre autres, des œuvres de Jurgis Blekaitis, Kazys Bradūnas, Eugenijus Gruodis, Jonas Mekas, Alfonsas Nyka-Niliūnas et de Kėkštas³. Une partie de ces poètes était liée à *Literatūros lankai*, une revue littéraire lituanienne en exil. En 1955, Kėkštas fit publier (à Buenos Aires) sa traduction en lituanien d'un volume de poésies de Czesław Miłosz : *Epochos sąmoningumo poezija*.

³ voir.: „Kultura” 1952 n° 11/61 p. 71-73; 1955 nr 10/96 p. 64-72; 1957 n° 4/114 p. 47-48.

Le numéro d'octobre 1955 de *Kultura* fut marqué plus particulièrement par la Lituanie, avec deux textes importants : « La poésie lituanienne récente » par Nyka-Niliūnas et « À la recherche d'un dialogue polono-lituanien » par Juozas Girnius. Le second texte fut le premier d'un Lituanien qui abordait des questions litigieuses avec la conviction qu'une compréhension mutuelle était la seule voie pour arriver à de bonnes relations de voisinage. L'auteur fit une analyse historique des liens unissant les Lituniens et les Polonais en revenant à l'époque du roi Jagiełło et de l'Union de Lublin. Il montra que celle-ci fut désavantageuse pour la nation lituanienne qui donna pourtant beaucoup aux Polonais mais reçut peu en retour. D'après Girnius, la question de Vilnius était la question la plus importante dans les relations polono-lituniennes. Leur avenir dépendait de sa solution. Il rappela qu'en 1918 c'est à Vilnius que les Lituniens avaient déclaré leur indépendance. Il jugea l'action du général Lucjan Żeligowski – prise de Vilnius en 1920 – comme totalement destructive pour la bonne entente entre les deux nations. Il la désigna comme la cause principale de la défiance lituanienne envers les Polonais. Ce fut en effet une époque de persécution des Lituniens dans la région de Vilnius, avec la fermeture des écoles, la censure de la presse et l'emprisonnement des activistes. Girnius conclut son texte en rappelant que l'amitié polono-lituanienne était empoisonnée par l'amertume, qui parfois dégénérait en une haine absurde. Il remercia la rédaction de *Kultura* pour le « geste de bonne volonté » qui permit à un Lituanien de s'y exprimer. Il afficha aussi l'espoir que des intellectuels des deux nations puissent chercher des voies de dialogue car il estima anormal ce manque de contacts et d'échanges.

En réponse au texte de Girnius, des Polonais en exil réagirent dans les pages de *Kultura* en exprimant leurs opinions sur la possibilité d'un dialogue polono-lituanien. Jerzy Iwanowski, l'ancien ministre des Affaires étrangères de la „République de la Lituanie Centrale”⁴ dans les années 1920-22, considérait comme impossible une solution dans le conflit entre Polonais et Lituniens sans faire tort à l'une des deux parties. Il prévint – et avec le temps on peut regarder ses paroles comme celles de Cassandre : « Nous devons clairement prendre conscience qu'il n'existe pour nous que deux possibilités, soit une alliance de nations libres composées de gens libres qui nous donnera la garantie de la force et de la sécurité, soit un esclavage qui nous sera imposé par la barbarie, avec la disparition totale de la liberté et de la dignité humaine⁵ ».

Tadeusz Katelbach, rédacteur de la *Gazeta Wileńska* et représentant officiel de la Pologne en Lituanie dans les années 1933-37, rappela les blessures et les « monstres du passé » évoqués par les auteurs lituniens qui freinaient

⁴ Entité politique éphémère et non reconnue, centrée sur la région de Vilnius et créée par les Polonais après le coup de force de Żeligowski (NdR).

⁵ J. Iwanowski, *Dialog polsko-litewski*, „Kultura” 1956, n° 1/99, p. 88.

le dialogue entre les deux nations dans une perspective tant historique qu'actuelle. Il était convaincu que les Polonais « allaient comprendre et accepter le nouveau contexte historique dans lequel nous nous trouvons. Avec l'espoir que les autres le comprennent aussi⁶ ».

Malheureusement, ces voix restèrent sans écho dans l'émigration lituanienne et ne provoquèrent aucune réaction.

Les années suivantes, avec des résultats mitigés, l'infatigable Giedroyc continua sa politique de rapprochement des deux nations. La littérature lituanienne, c'est-à-dire des œuvres d'écrivains et de poètes, fut plus rarement présente dans les pages de *Kultura*. Il avait été difficile de leur donner la même ampleur que celle trouvée pour la question « ukrainienne ».

C'est dans les *Zeszyty Historyczne* que le début des années 70 apporta un renouveau des thèmes lituaniens. Les auteurs polonais de l'émigration y jouaient un rôle primordial. Les articles historiques sur les relations mutuelles dans les années 1918-1939 et durant la Deuxième Guerre mondiale furent équilibrés par des textes de Giedroyc sur la problématique contemporaine. La moitié du n° 28 de *Zeszyty Historyczne*, en 1974, fut consacrée au Grand-Duché de Lituanie. Giedroyc tenta d'inspirer les émigrations polonaise et lituanienne en montrant leur destin commun de nations opprimées depuis la dernière guerre et l'importance de toute résistance dans leur combat contre l'URSS.

En 1972, suite à l'immolation de Romas Kalanta⁷ et aux grandes manifestations liées à son enterrement qui furent cruellement réprimées par le régime soviétique, Giedroyc décida d'éditer un n° spécial de *Kultura* en langue lituanienne⁸. Il proposa d'en confier la rédaction à Miłosz, qui, suite aux faibles échos de l'affaire Kalanta dans le monde, écrivit dans une lettre : « Je sens monter du dégoût envers tous les intellectuels occidentaux⁹ ». Giedroyc lui répondit « Les affaires lituaniennes me préoccupent aussi beaucoup. Peut-être que les réactions en Occident sont moindres car il leur est évident que le „quatrième monde” est inscrit sur la liste des pertes. D'où l'importance que ce „quatrième monde” commence à s'unir¹⁰ ».

Miłosz exprima ses doutes à l'égard de cette idée du numéro lituanien de *Kultura*. Il la jugeait comme trop ostentatoire, trop typiquement polonaise. D'après lui, s'il était certes important de manifester de l'amitié envers les

⁶ T. Katelbach, *Dialog polsko-litewski*, „Kultura” 1956, n° 1/99, p. 93.

⁷ Romas Kalanta, étudiant lituanien de 19 ans, s'immola par le feu en 1972 sur une place publique à Kaunas, en signe de protestation contre l'oppression soviétique. Son inhumation provoqua de nombreuses manifestations et Kalanta devint une figure lituanienne de la lutte contre le régime communiste. Voir : Birutė Burauskaitė, « Résistance au régime soviétique : le sacrifice de Romas Kalanta », *Cahiers Lituaniens*, n°5, 2004.

⁸ E. Jakubowski [E. Żagiełł-nom de plume.], *Romas Kalanta*, „Kultura” 1972, n° 7/8 (298/299), p. 151-152.

⁹ J. Giedroyc, Cz. Miłosz, *Listy 1964-1972*, réd. M. Kornat, Warszawa 2011, p. 527.

¹⁰ Ibidem, p. 531.

¹¹ Ibidem, p. 539.

Lituanais, influencer sur l'opinion des Polonais en Pologne en faveur de la Lituanie l'était encore plus. Il proposa de publier régulièrement dans *Kultura* des dossiers sous le titre générique de « dialogue polono-lituanien¹¹ ». L'idée du numéro lituanien ne fut donc pas réalisée, même si Giedroyc y revint à plusieurs reprises les années suivantes, tentant toujours – en vain – de convaincre Miłosz.

La *Chronique Lituanienne* fut sans doute en relation avec ce projet. Edmund Jakubowski, sous le nom de plume d'E. Żagiell, la rédigea durant la période 1974-1990. Durant ces 16 ans, la rubrique fut une excellente source d'information sur la situation des Lituanais en URSS et en exil. Jakubowski fut le collaborateur attiré de Giedroyc et de *Kultura* pour les questions lituanaises et les relations polono-lituanaises entre les deux guerres.

Juliusz Mieroszewski joua aussi un rôle de premier plan dans le dialogue des nations de l'Europe centrale et orientale, notamment entre Polonais et Lituanais. Il écrivait sous le pseudonyme de Londyńczyk (« le Londonien »). À partir de 1950, il fut le plus proche collaborateur de Giedroyc et un des premiers partisans du rapprochement de la Pologne avec les pays dits « de l'ULB » (Ukraine, Lituanie, Biélorussie). Son article « *Le complexe polonais des Russes et les territoires de l'ULB* » dans le numéro de septembre 1974 constitua *de facto* une synthèse de l'orientation de politique orientale de Giedroyc et de *Kultura*. Il lui donna une nouvelle dimension, à la hauteur des changements politiques en Europe et dans le monde, notamment au début des années 70 dans le cadre des négociations de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe (CSCE). Il suivait la conception de Giedroyc « de coller à la réalité ». Mieroszewski écrivit en outre que :

Nous ne pouvons pas prétendre que chaque initiative de la grande Russie relève d'un impérialisme et affirmer en même temps que toute politique orientale polonaise n'est en aucun cas une sorte d'impérialisme, seulement une « idée jagellonne ». En d'autres termes, nous ne pouvons exiger des Russes qu'ils abandonnent leur impérialisme que si nous-mêmes abandonnons, une fois pour toutes, notre propre impérialisme historique dans toutes ses formes et expressions.»

Pourtant, pour les Lituanais, les Ukrainiens et les Biélorusses, il s'agissait purement d'une forme d'un impérialisme polonais traditionnel. La République des Deux Nations s'acheva par la polonisation totale de la noblesse lituanienne et la plus émotionnelle déclaration de l'amour pour la Lituanie (« Litwo Ojczyzna moja ! ty jesteś jak zdrowie »)¹² fut écrite en polonais. Aucun Polonais n'est capable de s'imaginer une telle situation. Pouvons-nous imaginer Slowacki écrivant uniquement en russe ?

¹² „Lituanie, ma patrie, tu es comme la santé : ta valeur est connue seulement par ceux qui t'ont perdue”. Premiers mots du célèbre poème *Monsieur Thadée* d'Adam Mickiewicz (NdR).

*La pleine reconnaissance de la souveraineté et de la liberté de nations fraternelles – ce qui nous sépare de la Russie – de même qu’un sincère abandon de projets impérialistes tels que ceux négociés avec Moscou au-dessus et en dépit de ces nations, constitueraient un programme qui pourrait donner à la politique polonaise d’indépendance la haute valeur morale qui lui manque aujourd’hui*¹³.

Fin 1975, la lettre adressée par Jonas Dainauskas à la rédaction de la revue fut une véritable surprise dans ce contexte de déclarations et d’initiatives de *Kultura* en faveur du dialogue entre Polonais et Lituanais. Le texte réagissait à l’article de Kazimierz Okulicz « *La Lituanie, un écho grinçant du passé* » et à une interview de Giedroyc, parus tous deux dans *Teviškės Žiburiai*, une revue lituanienne éditée à Toronto. Le texte de Dainauskas reprenait entre autres les accusations, déjà maintes fois répétées par les Lituanais, de la prise illégale de Vilnius par les Polonais et l’occupation de sa région dans l’entre-deux-guerres, la polonisation de la Lituanie, la politique anti-lituanienne du voïvode Ludwik Bociański, l’appropriation de l’université de Vilnius qui devint un centre de polonisation et travailla au détriment des Lituanais. Il conclut en précisant qu’il considérait le poète Adam Mickiewicz avant tout comme lituanien.

Giedroyc transmet le texte à Miłosz avec le commentaire suivant : « les tentatives d’un dialogue avec les Lituanais sont décourageantes ». Il précisa plus tard : « À propos de Dainauskas, cette lettre m’a presque rendu malade. Que de pareilles choses hantent encore certains !¹⁴ ». Il tint néanmoins à publier ce texte dans *Kultura*. Il le fit en y joignant deux autres articles liés à la controverse : « *Une étrange polémique* » de Miłosz et « *La dernière parole de l’accusé* » d’Okulicz¹⁵. Les trois textes furent réunis sous le titre générique « Un dialogue difficile ».

Les années 70 sont aussi celles où Giedroyc et *Kultura* reçurent le soutien déterminant de Tomas Venclova. Devenu à l’époque le plus éminent poète de la jeune génération lituanienne en URSS, il était un chaud partisan du dialogue polono-lituanien. Grâce à Miłosz, la collaboration poétique de Venclova débuta dès le numéro de mai 1973 de *Kultura*. Son poème « La conversation en hiver » était extrait de son premier recueil paru à Vilnius en 1972 : « *Kalbos ženklas – eilėrašiai* ». L’implication de Venclova s’amplifia quand il arriva aux États-Unis, début 1977, grâce aux efforts conjugués de Joseph Brodsky et de Miłosz, qui craignaient pour sa vie. Tous deux obtinrent pour le poète lituanien une invitation à enseigner à l’Université de Californie à Berkeley. Venclova et Miłosz devinrent amis.

¹³ J. Mieroszewski, *Rosyjski „kompleks Polski” i obszar ULB*, „Kultura” 1974, n° 9/324, p. 3-14.

¹⁴ J. Giedroyc, Cz. Miłosz, *Listy 1973-2000...*, p. 144, 149.

¹⁵ J. Dainauskas, *Zgrzytliwe echo przeszłości*, „Kultura” 1976 n° 4/ 343, p. 63-72; Cz. Miłosz, *Dziwna polemika*, ibidem, p. 72-77; K. Okulicz, *Ostatnie słowo oskarżonego*, ibidem, p. 77-82.

Avant son « passage à l'Ouest », Venclova avait participé au Mouvement lituanien de défense des droits de l'homme et collaboré à l'édition clandestine de la *Chronique de l'Église Catholique en Lituanie*. Le 11 mai 1975, il avait envoyé une lettre au Comité central du Parti communiste de Lituanie, dans laquelle, en se référant aux accords d'Helsinki sur les droits de l'homme, il demandait le droit de quitter le pays et de vivre à l'étranger. Il y évoquait comme motifs la soumission de la littérature à l'idéologie communiste, l'absence de liberté d'expression et l'impossibilité de mener une activité culturelle indépendante dans le pays. Il déclara être incapable d'écrire sans une réelle perspective d'être publié¹⁶. Après avoir envoyé sa lettre, il fut sanctionné par l'interdiction totale de publication.

Parallèlement, *Kultura* publia dans sa « Chronique Lituanienne » un appel adressé de Vilnius *Aux intellectuels occidentaux et soviétiques* : H. Böll, G. Grass, L. Kotakowski, E. Ionesco, A. Siniavski, A. Solženitsyne, A. Sakharov. Par ce texte, ses auteurs tentaient d'attirer l'attention sur la répression soviétique contre l'intelligentsia lituanienne, la menace d'un néo-stalinisme et l'oppression de la culture lituanienne. Ils appelaient les intellectuels à « protester contre les injustices que nous subissons, contre le harcèlement et la lente destruction de notre intelligentsia, le destin tragique de Mindaugas Tamonis¹⁷ et d'autres intellectuels »¹⁸. Dans le post-scriptum, des craintes avaient été exprimées pour la vie de Venclova, dont le sort était dans « la main invisible du KGB » (ce qui avait motivé l'action de Brodsky et Miłosz).

Le dialogue polono-lituanien prit aussi ces années-là une nouvelle dimension grâce à un texte épique écrit à deux mains par Venclova et Miłosz au sujet de Vilnius. Giedroyć le décrivit comme passionnant et le publia au début de 1979¹⁹. Des notions fondamentales relatives à l'héritage commun y sont évoquées, et la relecture des complexes relations polono-lituanienes y est faite sur un ton de respect et de compréhension mutuelle.

Miłosz commença par le simple constat que les deux poètes, un Polonais et un Lituanien, avaient grandi dans la même ville et que ceci était suffisant pour qu'ils puissent discuter au sujet de cette ville, même publiquement. D'après Miłosz, il était impossible d'éliminer Vilnius de l'histoire de la culture polonaise, à cause – entre autres – de personnages aussi emblématiques qu'Adam Mickiewicz, Juliusz Słowacki, Jozef Piłsudski, des Philomates ou de l'Université qui fêtait ses 400 ans cette année-là (1979). Il rappela le rôle de l'Institut

¹⁶ Voir : «Kronika litewska»: T. Venclova, Z „Kroniki Litewskiego Kościoła katolickiego” n° 19; List do Centralnego Komitetu Litewskiej Partii Komunistycznej, „Kultura” 1976, n° 3/342, p. 101-102.

¹⁷ Ingénieur chimiste et poète, militant des droits de l'homme, Mindaugas Tamonis fut interné par le KGB dans un hôpital psychiatrique et retrouvé mort en 1975, à 35 ans (NdR).

¹⁸ Z „Kroniki Litewskiego Kościoła katolickiego” nr 20: Do Zachodnio-Europejskich i Sowietkich Intelktualistów: H. Bölla, G. Grassa, L. Kolakowskiego, E. Ionesco, A. Siniawskiego, A. Solżenicyna i A. Sacharowa, ibidem, s. 102-103.

¹⁹ Cz. Miłosz, T. Venclova, *Dialog o Wilnie*, „Kultura” 1979, n° 1/2 (376/377).

de recherche scientifique sur l'Europe orientale, de Vilnius²⁰ et son importance dans les recherches soviétologiques. Il mentionna la pensée libérale des Polonais de Vilnius, mais aussi le nationalisme et la polonisation de cette région après la mort du maréchal Piłsudski. Il rendit l'atmosphère du Vilnius de sa jeunesse et des années d'études, le souvenir des rues, des ruelles, des impasses et l'esprit d'une ville multiculturelle. Il conclut : *Dans les années 1918-1939, les Lituanais n'aimaient pas du tout ce qui m'était cher à Vilnius : „les gens du pays”, les rêves d'une fédération, le régionalisme, les francs-maçons et les libéraux qui suivaient autrefois Piłsudski. Il me semble qu'ils préféreraient avoir affaire à des anima naturaliter endeciana²¹ car, dans ce cas, ils identifiaient clairement l'ennemi. Peut-être avaient-ils raison, je ne vais pas juger. Cependant c'est cette ligne, et non la ligne sarmate, qui donne aujourd'hui l'espoir de l'amitié entre les Polonais et les Lituanais. Enfin, telles sont les origines de Jerzy Giedroyc, rédacteur en chef de Kultura à Paris, dont je suis l'un des collaborateurs depuis plusieurs années²².*

Pour sa part, Venclova avoua que les deux hommes connaissaient un Vilnius totalement différent. Le poète n'y habita qu'après la Deuxième Guerre mondiale, quand la moitié de la ville était encore en ruines et quand elle se retrouva à l'intérieur des frontières de l'URSS. Il n'y avait que très peu d'anciens habitants. Presque tous les Juifs avaient disparu et les Polonais étaient partis en Pologne ou avaient été déportés en Sibérie. Ils ne restaient que des prolétaires, des marginaux et quelques rares rescapés de l'intelligentsia, souvent brisés et vivant dans la peur. Il rappela que tout fut fait pour « déraciner le passé et inoculer une nouvelle mentalité ». Malgré tout, Vilnius, avant le départ du poète, fut un centre de la résistance lituanienne. Les relations polono-lituanienues, Venclova les regardait avec l'œil d'un dissident de l'Europe de l'Est pour lequel ces antagonismes semblaient être déjà vaincus. Cependant, il déclara pouvoir se tromper.

D'après Venclova, l'avenir des relations polono-lituanienues devait se fonder sur un combat commun contre le régime totalitaire dans ses formes

²⁰ L'Institut de recherche scientifique sur l'Europe Orientale (*Instytut Naukowo-Badawczy Europy Wschodniej*) fut un centre réputé lié à l'Université de Vilnius, bien que disposant d'une grande autonomie de gestion. Il se composait de cinq sections : philologie, économie, histoire du droit, ethnologie, physiographie. Il réunissait également l'École des Sciences Politiques de Vilnius, qui avait le statut d'établissement supérieur privé, et la Bibliothèque Wróblewski (actuelle Bibliothèque de l'Académie des sciences de Lituanie) où l'Institut avait son siège. Il fut fondé en 1930 à l'initiative de trois chercheurs : Stefan Ehrenkreutz (1880-1945), historien du droit du Grand-Duché de Lituanie ; Janusz Jędrzejewicz (1885-1951), pédagogue et homme politique, auteur de la réforme de l'enseignement supérieur et Premier ministre en 1933-34 ; Witold Staniewicz (1887-1966), économiste spécialisé en agronomie, député et ministre de la réforme agraire (1926-1932). Jan Rozwadowski (1867-1935), professeur de linguistique, fut son premier président. À partir de 1935, l'Institut fut présidé par Stanisław Kętrzyński (1876-1950), historien et diplomate. Opérationnel jusqu'en 1939, l'Institut fut un des premiers centres de recherche en Europe sur l'Union soviétique et son système politique (NdR).

²¹ Une référence aux partisans de *Narodowa Demokracja* (Démocratie nationale), un mouvement de la droite radicale polonaise de l'entre-deux-guerres, plus connue sous ses abréviations ND ou *Endecja* (NdR).

²² Ibidem, p. 15.

d'organisation les plus élaborées qui étaient déjà apparues en Pologne. Vilnius, comme une éternelle enclave, aurait ainsi une nouvelle possibilité et la ville deviendrait un centre où se forgerait une nouvelle formation de l'Europe de l'Est²³.

À la fin des années 80, des fissures de plus en plus saillantes dans le bloc soviétique apportèrent non seulement l'espoir d'un monde meilleur mais aussi des signes annonciateurs d'une possible indépendance pour l'Ukraine, la Biélorussie et la



Asta Skaigirytė-Liauškienė, Algirdas Saudargas et Jerzy Giedroyc en 1998

Lituanie. Le concept « ULB » pouvait devenir réalité. Miłosz et Venclova, les deux apologistes de l'amitié polono-lituanienne, prirent – une fois encore – leur plume au début de l'année 1989 dans le contexte du renouveau national. Dans ces deux textes séparés mais d'une voix, ils déclarèrent que des événements d'une grande importance se passaient dans le combat des Lituaniens pour la dignité et les droits de la nation lituanienne. Ils partageaient l'opinion que ces changements avaient un caractère révolutionnaire et probablement irréversible. Les deux poètes étaient cependant inquiets de la montée de sentiments anti-polonais et de possibles conflits entre Polonais et Lituaniens. En Lituanie, la minorité polonaise n'avait pas été associée au combat pour l'indépendance du pays et, très visiblement, elle avait tendance à se replier sur elle-même. Il fallait comprendre cette situation par le fait que cette minorité avait été, avant la guerre, la majorité, surtout à Vilnius où l'on avait parlé principalement polonais. Dans cette situation, d'après Miłosz, les anciennes craintes, blessures et préjugés risquaient de rejaillir. Il fallait lutter contre ces stéréotypes, inconsciemment acceptés. Ceci exigerait un effort considérable pour être profitable aux bonnes relations polono-lituanienues. Il jugea que ce processus devait commencer à Vilnius même, car cette ville fut et allait être la capitale de la Lituanie indépendante²⁴.

Venclova jugea inutile cette montée de sentiments anti-polonais pour les deux côtés. Il rappela la situation difficile des Lituaniens dans la région de Vilnius pendant l'entre-deux-guerres, liée à la politique de polonisation du voïvode Bociański. Il avoua en même temps que, malgré de nombreuses réserves, la gouvernance polonaise protégea la population lituanienne contre la soviétisation et la stalinisation. Il assura que Vilnius serait la capitale de la

²³ Ibidem, p. 16-35.

²⁴ Cz. Miłosz, *O konflikcie polsko-litewskim*, „Kultura” 1976, n° 5/5000, p. 3-9.

Lituanie indépendante et que, après une longue collaboration avec les dissidents, il pouvait affirmer que les Polonais avaient des sentiments amicaux pour la Lituanie et qu'aucun Polonais raisonnable ne formulerait des exigences territoriales pour récupérer la ville. Il fut néanmoins attristé par les craintes complexes et les mythes de Lituanais, qui prenaient parfois des formes pathologiques. Ils étaient plus particulièrement entretenus par des gens plus âgés, ayant grandi entre les deux guerres dans l'atmosphère de la polonophobie. Il termina par cette déclaration :

Bien que nous soyons une nation forte – ce que nous avons prouvé en 1988 – nous sommes obligés de reconnaître que Vilnius et ses environs ont été – durant plusieurs siècles – et resteront un territoire d'au moins deux cultures. Ce n'est pas une raison pour se plaindre. Au contraire, c'est la chance d'un enrichissement mutuel qui exige une solidarité dans le combat contre le totalitarisme.

Il y a des années, en écrivant à deux mains avec Czesław Miłosz, j'avais déclaré que si un jour, les persécutions de Polonais par les Lituanais recommençaient, je serais le premier à dire « non ». Heureusement, je ne suis pas le premier car la Ligue de la Liberté de la Lituanie, ainsi qu'un de mes amis de longue date de Sajūdis, Virgilijus Čepaitis, m'ont précédé. Alors, je dis « non » avec eux²⁵.

Le 11 mars 1990, la Lituanie fut la première des républiques de l'Union soviétique à déclarer son indépendance. La Pologne ne la reconnut, avec d'autres Etats, que le 2 septembre 1991. Giedroyc considéra la lenteur de cette décision comme une grave erreur de la politique étrangère polonaise qui aurait des conséquences négatives pour les relations mutuelles. Il rappela cependant que c'est la Pologne qui avait proposé l'asile à Algirdas Saudargas, détenteur du pouvoir de former un gouvernement lituanien en exil en cas d'intervention massive de l'armée soviétique en Lituanie en janvier 1991.

Pour ses mérites en faveur du rétablissement de l'indépendance de la Lituanie, Giedroyc fut distingué à plusieurs reprises. Durant la visite du président Algirdas Brazauskas à Maisons-Laffitte en 1997, celui-ci lui remit le titre de Citoyen d'Honneur de la Lituanie. L'année suivante, le ministre des Affaires étrangères Algirdas Saudargas le décora de l'ordre de première classe du Grand-Duc Gediminas. Quant au président Valdas Adamkus, il tint également en 1999 à visiter le siège de *Kultura* à Maisons-Laffitte.

Pour conclure, citons l'adresse de Giedroyc aux Lituanais en 1990 : *Arrêtons enfin d'avoir peur de nous. Il existe toujours en Lituanie le complexe d'une menace polonaise. La question de l'action du général Żeligowski, c'est un lourd problème mais laissons-le aux historiens car c'est du passé. Il nous faut enfin écrire une histoire honnête des relations polono-lituanienues, sans oublier la participation des Polonais dans l'œuvre de votre indépendance²⁶.*

²⁵ T. Venclova, *List otwarty do Litwinów i Polaków na Litwie*, „Kultura” 1976, n° 3/498, p. 114.

²⁶ E. Berberysz, *Książę z Maisons-Laffitte...*, p. 15.

Les nobles lituaniens à l'École des cadets-gentilshommes de Lunéville

Arnaud Parent

Au XVIII^e siècle, un nombre important d'écoles militaires furent créées en Europe afin d'améliorer la formation des officiers. En République des Deux Nations, on songeait depuis longtemps à fonder de telles écoles. Déjà au XVI^e siècle, dans son *Commentaire sur le perfectionnement de l'Etat*¹, Andrzej Modrzewski (1503–1572)² exprimait la nécessité de préparer les jeunes gens à la carrière militaire, et en 1594 l'évêque de Kiev Józef Wereszczyński (1530–1598) recommandait de créer une école (*Collegium rycerskie*)³ pour les jeunes nobles. Il est à noter également que le *Pacta conventa*⁴ de 1573 stipulait l'obligation pour Henri de Valois, devenu roi de Pologne et grand-duc de Lituanie, de faire venir en France cent nobles de la République afin qu'ils y reçoivent une formation gratuite⁵.

Quelques écoles militaires furent ainsi créées pour les jeunes nobles de Pologne-Lituanie dont les plus importantes furent l'école de Varsovie⁶ et celle de Lunéville, ville alors située dans le duché de Lorraine. Cet article présente l'école, ainsi que plusieurs de ses diplômés issus du grand-duché de Lituanie durant la période de 1737 à 1766.

Genèse de l'école

Stanislas Leszczyński (1677–1766), à peine élu en 1709 roi de Pologne et grand-duc de Lituanie, fut contraint par ses ennemis d'abdiquer et d'émigrer en France. À la mort de son opposant Auguste II, le 11 février 1733, il regagna secrètement Varsovie dans l'espoir d'y être réélu. Le 12 septembre de la même

¹ Modrzewski A., *Rozważań o poprawie Rzeczypospolitej ksiąg pięć*, Krokuva, 1551.

² Andrzej Modrzewski (1503–1572), théologien, économiste, homme politique. Cf. *Polski słownik biograficzny*, t. XXI/3, z. 90, p. 538–543.

³ *Publika... tak z strony fundowania szkoły rycerskiej synom koronnym na Ukrainie, jako też Krzyżakom według reguły maltańskiej*, Krakow, 1594.

⁴ *Pacta conventa* : contrat que chaque nouveau roi passait avec la nation (c'est-à-dire la noblesse).

⁵ De Noailles E., *Henri de Valois et la Pologne en 1572*, Paris, t. II, 1867, p. 332.

⁶ Rappelons qu'en Lituanie même il y eut des écoles militaires. Ainsi un Corps des cadets de Vilnius fut fondé pour former ceux qui se destinaient à servir le grand-duc. Cependant, du fait du faible nombre de cadets et de difficultés financières, il dut fermer en 1776. À l'initiative du grand trésorier de Lituanie, Antoni Tyzenhauz, une école fonctionna à Grodno de 1773 à 1782, où étudiaient des jeunes hommes peu fortunés, destinés à servir dans les économies (biens fonciers affectés à l'entretien de la maison du roi). Cf : Rakutis V., *LDK kariuomenė Ketverių metų seimo laikotarpiu (1788-1792)*, Vilnius, 2001, p.133-134. Sur les écoles militaires en Lituanie, les lituano-phones peuvent utilement se reporter aux articles suivants : Rakutis R., *Lietuvos karo mokyklos XVIII a. valstybės ir kariuomenės reformų kontekste*, in : *XVIII amžiaus studijos*, t. 2, 2015, p. 31-54 ; Rakutis V., *Lietuvos karo mokyklos XVIII a.*, in : *Lietuvos bajoras*, 1995, nr. 2 ; Butvilaitė R., *Architektūros mokymas bajorų akademijose kadetų ir inžinierių korpuso mokyklose XVIII amžiuje*, in : *XVIII amžiaus studijos*, t. 2, 2015, p. 183-197.

année, Stanislas fut effectivement rétabli sur le trône mais, comme en 1709, il dut s'enfuir à nouveau pour laisser la place à Auguste III. Il regagna alors la France et reçut à titre viager les duchés de Lorraine et de Bar, dont le titulaire – le futur empereur François 1^{er} – dut renoncer en échange du grand-duché de Toscane.

Avant son arrivée, deux écoles militaires étaient en activité dans le duché de Lorraine : l'Académie de guerre, fondée en 1699 à Nancy par le duc Léopold, et qui avait été transférée en 1709 à Lunéville, et la Compagnie des cadets. À l'Académie étudiait une riche aristocratie lorraine et étrangère, alors que la Compagnie des cadets était destinée exclusivement aux sujets du duc, assurant une formation d'infanterie gratuite aux gentilshommes pauvres, lesquels percevaient même une solde. Stanislas réunit ces deux écoles existantes pour en créer une nouvelle : l'École des cadets-gentilshommes ou Académie, dont les activités débutèrent officiellement le 1^{er} mai 1737. Elle était sise dans l'hôtel des cadets, à Lunéville, sur une île de la rivière Vezouze, entre le château et le faubourg des Carmes, dans ce qui est aujourd'hui la rue Chanzy⁷. Dans le préambule de l'ordonnance du 30 décembre 1738, Stanislas écrivit que le but de l'école était « de montrer de la bienveillance à sa patrie la Pologne⁸ et au duché de Lorraine, en préparant les élèves de telle façon qu'ils soient capables de servir efficacement leur patrie, tant par les conseils que par les armes »⁹.



Stanislas Leszczyński, par le peintre suédois David von Krafft.

Organisation de l'école

Pour se rendre à l'école de Lunéville, les gentilshommes de Pologne et de Lituanie effectuaient le voyage par mer depuis le port de Gdansk ou bien, le plus souvent, traversaient les États allemands. Parvenus à l'école, on procédait à la vérification de leur qualité de noble, et Stanislas recevait personnellement ceux issus de la haute aristocratie. Les cadets étaient ensuite confiés au capitaine Hyacinthe Wikliniski¹⁰.

⁷ Durival N., *Mémoire sur la Lorraine et le Barrois*, Nancy, 1753, p. 34 ; Dumontier M., *Le pays lorrain*, in : *Académistes et cadets en Lorraine*, n. 4, 1963, p. 130.

⁸ À cette époque, le terme Pologne recouvrait souvent la Pologne et la Lituanie.

⁹ Benoît A., *L'École des cadets-gentilshommes du roi de Pologne à Lunéville, 1738-1766*, 1867, p. 4.

¹⁰ Hyacinthe Wikliniski, capitaine d'infanterie, avait à l'école la charge des cadets en tant qu'aide-major, et à compter du 4 mai 1737, en tant que capitaine-lieutenant. Il sera ultérieurement colonel et décoré de l'ordre de Saint-Louis. Cf. Boyé P. *La cour polonaise de Lunéville (1737-1766)*, Nancy, 1926, p.157-158.

Les études duraient trois ans mais il arrivait fréquemment que des cadets, du fait de la sévérité de la discipline ou du désir de revenir au pays natal, repartent avant la fin de leurs études. Pourtant certains restaient à l'école plus longtemps, comme par exemple Józef Prozor (quatre ans) et Teodor Moszszenski (sept ans). Ayant achevé leurs études et souhaitant mieux connaître la France, les diplômés se rendaient à Paris où ils nouaient des relations avec la haute société¹¹.

Étaient admis à l'école les nobles – cinq quartiers de noblesse du côté paternel étaient requis – de confession catholique, présentant une excellente santé, et âgés de 15 à 20 ans. Cependant, d'après l'aumônier de l'école, certains cadets étaient si jeunes qu'ils pouvaient à peine porter leurs armes¹². L'école étant réservée aux nobles originaires des duchés de Lorraine et de Bar, de Pologne et de Lituanie, 24 places étaient attribuées aux nobles lorrains et barrois, à raison de 12 pour chaque duché, et 24 aux nobles polonais et lituaniens, 12 pour chaque nationalité, à partir desquelles devaient être créées quatre brigades¹³.

La formation des cadets était assurée par un capitaine en chef, deux capitaines-lieutenants, un aide-major, un enseigne, quatre brigadiers et quatre sous-brigadiers¹⁴. Il est à remarquer que les fonctions de brigadier et surtout de sous-brigadier étaient souvent occupées par des cadets, choisis parmi ceux qui restaient au-delà de leurs trois ans d'études ou bien parmi ceux qui, toujours en formation, étaient les mieux notés¹⁵.

Le corps enseignant comprenait un professeur d'histoire, un professeur de mathématiques¹⁶, un professeur de langues, un maître à danser, un maître d'armes, et deux écuyers pour l'équitation. En outre, il y avait pour le service des cadets : un aumônier, un médecin, un chirurgien, un infirmier, environ vingt valets, un perruquier et quatre blanchisseuses¹⁷.

Tous les cadets, habillés aux frais de Stanislas, recevaient en dotation deux uniformes complets. Le premier était un habit de drap jaune, veste et culotte,

¹¹ Il est intéressant de noter que la majorité des cadets était issue de familles qui avaient soutenu Stanislas Leszczyński en 1733, même si quelques autres provenaient de familles favorables à Frédéric Auguste, de la maison de Wettin, qui régna sous le nom d'Auguste III.

¹² Dumontier M., *op. cit.*, p. 134.

¹³ Archives du Service historique de l'Armée de terre (SHAT), manuscrits YA 158 et YA 418 ; *Mercur de France*, Paris, octobre 1737, p. 2292 ; *Septième abrégé de la carte générale du militaire de France, sur terre et sur mer, jusqu'en décembre 1740*, Paris, 1741, p. 110–111 ; Guerrier A., *Essai historique sur la ville de Lunéville*, Lunéville, 1817, p. 33 ; Benoît A., *op. cit.*, p. 5.

¹⁴ *Mercur de France*, *op. cit.*, p. 2293.

¹⁵ Dumontier M., *op. cit.*, p. 132.

¹⁶ Les mathématiques étaient enseignées par l'un des plus distingués professeurs de l'école, le chanoine régulier de Lunéville, l'abbé Joseph Gautier, membre de la Société des sciences et belles-lettres de Nancy. Quelques-uns de ses travaux furent imprimés dans les mémoires de la Société : *Manière de suppléer à l'action du vent sur les vaisseaux et Réfutation du Celse moderne, ou objections contre le christianisme avec des réponses* (Lunéville, 1752). Cf. : Dumontier M., *op. cit.*, p. 132 ; Boyé P., *op. cit.*, p. 163.

¹⁷ *Septième abrégé...*, p. 112 ; *Mercur de France*, *op. cit.*, p. 2293 ; Dumontier M., *op. cit.*, p. 132.

comportant un brandebourg brodé et des boutons, tous deux d'argent. Les habits des brigadiers se distinguaient par un bordé en broderie. Le second habit était de drap bleu, avec parements écarlates « à la polonoise » et des boutons surdorés. Les cadets recevaient également un chapeau bordé d'or et d'argent, des bas rouges, et huit paires de souliers par an¹⁸.

L'école fonctionnait sur le modèle français. La plus grande attention était portée non seulement à l'art militaire, mais aussi à l'acquisition des usages de la bonne société. On y enseignait les langues – le français et l'allemand¹⁹ –, les mathématiques, l'histoire, le maniement des armes, la danse. Si les parents le souhaitaient, les cadets pouvaient également étudier le droit, la philosophie et la physique. La religion n'était pas absente de l'enseignement : le catéchisme y était enseigné et la présence à la messe, ainsi qu'aux prières communes du matin et du soir, obligatoire.

Mentionnons également que dix cadets montaient quotidiennement la garde dans l'école et six à la cour du roi²⁰. Il leur était interdit de fréquenter les cafés, les salles de billard et les cabarets de la ville, de jouer de l'argent et, d'une manière générale, d'en avoir sur eux. Les duels étaient également interdits²¹, un cadet qui en battait un autre était emprisonné un an et un jour et exclu de l'école. De même, un cadet qui s'endormait dans l'exercice de ses fonctions était puni de deux mois de prison et mis au pain sec et à l'eau les deux premières semaines de son incarcération.

Cependant, malgré la sévérité du règlement, il semble qu'il y ait eu de nombreuses entorses à la discipline : des conflits éclataient entre militaires et civils, entre enseignants et élèves, lesquels étaient souvent très arrogants en raison de leur origine et de leur statut. Les altercations entre cadets n'étaient pas rares non plus²².

L'école ne se heurtait pas seulement à des problèmes de discipline, mais aussi à des problèmes financiers, autrement plus graves. Bien qu'en théorie l'école dût être gratuite, une grande part des dépenses étant couverte par

¹⁸ *Septième abrégé...* (op. cit.), p. 111.

¹⁹ *Mercur de France*, op. cit., p. 2292.

²⁰ *Mercur de France*, op. cit., p. 2292-2293.

²¹ Benoît A., op. cit., p. 6-7, 9-10.

²² Ces manquements au règlement et les tensions entre cadets sont évoqués dans une lettre datée du 16 avril 1738 écrite par le duc Franciszek Maksymilian Ossolinscy (1732-1738) au grand-maître Szymon Syruk : « On ne peut rejeter la garde de nuit que le roi a ordonnée pour la conservation du bon ordre et de la discipline, empêcher et prévenir les désordres dont expérience fait foi et qui sont si ordinaires dans une jeunesse si vive, en partie très mal éduquée, laquelle, sous de spécieux prétextes, cherche à écarter ce qui contrarie les passions de paresse, de mollesse et de libertinage, rend incommode et difficile à contenter les vices du jeu, de l'amour, de l'ivrognerie, contrarie les prompts effets de colère, de vengeance et de querelles, si prochains et d'autant plus facilement suggérés entre deux nations différentes d'éducation, d'humeur et de mœurs, comme celles dont le Corps est composé, de Polonais et de Lorrains, tous deux dignes sujets du roi »). Bibliothèque municipale de Nancy, manuscrit 406, f. 77, cf. : Boyé P., op. cit., p. 168-169; Durival N., op. cit., p. 36 ; *Polski słownik biograficzny*, t. XXIV/2, z. 101, p. 391-395).

Stanislas²³, les ressources des parents des cadets étaient nécessaires pour assurer son fonctionnement. Néanmoins, comptant sur la générosité du fondateur de l'école, il n'était pas rare qu'ils cessent de s'acquitter des frais d'études²⁴.

Il arrivait également que des cadets réalisent des dépenses hors de l'école et s'endettent, bien que, selon les articles 11 et 12 de l'ordonnance de 1738, il leur soit strictement interdit d'acheter à crédit quoi que ce soit sans une autorisation écrite du commandant de l'école. De même, il était fait interdiction aux prêteurs et marchands de Lunéville d'accepter les commandes passées par les cadets.

Si le cas venait à se produire, les créanciers ne pouvaient prétendre récupérer ni argent ni marchandises et devaient en outre verser une amende. Il était également spécifié dans l'ordonnance que « si le cadet a les moyens de payer la marchandise ou de rembourser l'argent mais ne le fait pas, la somme due sera confisquée et remise à la caisse des pauvres »²⁵. Parfois, manquant de ressources et criblés de dettes, les cadets renonçaient à achever leurs études. Pour les mêmes raisons, d'autres, souvent issus de Pologne-Lituanie, n'étaient même pas en mesure de quitter l'école au terme de leurs études. C'est pourquoi Stanislas, en accord avec la direction de l'établissement, commença à restreindre progressivement le nombre de gentilshommes issus de la République²⁶.

Cela permet d'expliquer pourquoi l'objectif initialement prévu d'avoir en nombre égal des gentilshommes originaires de Lorraine et du Barrois, d'une part, et de Pologne et de Lituanie, d'autre part, ne fut jamais atteint. Sur les 564 cadets qui ont étudié à l'école, 397 étaient issus des duchés lorrains contre seulement 167 pour la République des Deux Nations²⁷.

En dépit de ces problèmes de trésorerie, il est intéressant de noter que Stanislas accordait le paiement de deux mille livres pour deux ans au cadet qui quittait l'école à l'issue des trois années d'étude et qui n'occupait encore ni poste rémunéré, ni ne bénéficiait d'aucune aide.

Carrières des diplômés de l'école

En 1766, lorsque Stanislas mourut et que la Lorraine fut annexée au royaume de France, l'école fut fermée et les cadets poursuivirent leurs études à l'École militaire à Paris²⁸, ce qui donne à penser que l'école de Lunéville

²³ *Septième abrégé...* (op. cit.), p. 2292-2293 ; Scher-Zembitska L., *L'aigle et le phénix, un siècle de relations franco-polonaises 1732-1832*, Paris, 2001, p. 55.

²⁴ Boyé P., op. cit., p. 170.

²⁵ « Et si le cadet était en état de payer la marchandise ainsi prise chez le marchand, ou de rendre l'argent, il sera confisqué et remis à la caisse des pauvres ». Cf : Boyé P., op. cit., p. 171.

²⁶ Face à la gravité du problème, le commandant de l'école demanda à plusieurs reprises la suppression du contingent des cadets originaires de la République. Cf : Boyé P., op. cit., p.172-173.

²⁷ De septembre 1759 à février 1766 seuls 14 cadets venant de la République furent acceptés. Cf : Boyé P., op. cit., p.174.

²⁸ Benoît A., op. cit., p. 13, 22.

était bien considérée en France. Être diplômé de cette école était aussi tenu en honneur dans la République des Deux Nations. Il arriva même que des gentilshommes en usurpent le titre. Il est révélateur qu'Auguste III, qui fut l'heureux adversaire de Stanislas dans la lutte pour le trône en 1733, ait accepté volontiers des diplômés de Lunéville dans l'armée de la République²⁹.

Grâce à Stanislas, bon nombre de cadets servirent dans des régiments français aux grades de sous-lieutenant, lieutenant et capitaine réformés³⁰, comme par exemple le Lituanien Franciszek Dauska, qui servit dans le régiment des hussards de Bercheny³¹. Ainsi, 31 gentilshommes polonais et lituaniens engagés dans les armées de France participèrent aux guerres menées par la monarchie, la République et l'Empire³². En outre, parmi les cadets issus de l'école, sept devinrent généraux en Pologne-Lituanie³³ ; l'un, Feliks Oraczewski³⁴, fut membre de la Commission de l'Education nationale³⁵, et douze occupèrent des postes élevés au sein de l'État.

Nous savons qu'à l'ouverture de l'école, le chambellan de Stanislas à Lunéville, le Lituanien Szymon Syruc³⁶, incita des membres de sa famille à venir étudier à l'école des cadets. Sont présentés ci-après quelques-uns des diplômés de l'école qui ont exercé des fonctions publiques dans le grand-duché³⁷.

Mentionnons tout d'abord Teodor Wojciech Moszczenski (1714-1783). Le 17 juin 1737, il fut l'un des premiers à intégrer l'école où il resta sept ans et cinq mois. Moszczenski appartient à la garde de Stanislas et servit à la cour de la reine Catherine Opalinska. Plus tard, il intégra l'armée du roi de France, notamment la garde des mousquetaires de Louis XV. Il obtint le grade de colonel et participa à la campagne de Flandre. Nous savons en outre qu'il servit dans le régiment de Loevendal. En 1751, Moszczenski fut nommé général-adjutant du grand-duché de Lituanie. Quant à ses fonctions publiques, il

²⁹ Boyé P., *op. cit.*, p. 165, 180.

³⁰ Un officier *réformé* désignait alors un officier qui, bien que dépourvu de commandement, n'en percevait pas moins une rémunération. Cf. *Le grand vocabulaire français*, tome XXIV, Paris, 1772, p. 350.

³¹ Boyé P., *op. cit.*, p. 175, 182.

³² SHAT, manuscrits YA 158, YA 159, YA 418; Boyé P., *op. cit.*, p. 175.

³³ SHAT, YA 158.

³⁴ Feliks Oraczewski (1739-1799). Cf. Fabre J., *Stanislas Auguste Poniatowski et l'Europe des lumières*, Paris, 1984, p. 469-471.

³⁵ Commission créée en 1773 à la demande du roi Stanislas Auguste afin de réorganiser le système scolaire et les études supérieures.

³⁶ Se rendant en France en 1736, Stanislas Leszczyński emmena avec lui le Lituanien Szymon Syruc (1698-1774), dont il appréciait fort les mérites et les capacités. Celui-ci, grand-maître ou chambellan (conseiller du palais) de la cour de Stanislas, était en charge de la gestion financière de la cour, où il déploya ses qualités d'ingénieux administrateur. Rentré en Lituanie, probablement fin 1738 (tout en conservant son titre de chambellan), il fut castellan de Kaunas (1750), de Vitebsk (1752), puis staroste de Kėdainiai (1764). Cf. Boyé P., *op. cit.*, p. 151; *Polski słownik biograficzny*, t. XXXVII, z. 4/155, p. 576-581; Gaber S., *L'entourage polonais de Stanislas Leszczyński à Lunéville, 1737-1766*, thèse, Université de Nancy II, 1972, p. 23.

³⁷ Il est à mentionner qu'un cadet originaire de Lituanie mourut durant ses études : Romuald Chreptowicz (le 7 juillet 1738, âgé de 17 ans environ). Cf. Boyé P., *op. cit.*, p. 175.

fut élu en 1752 à la diétine (assemblée rassemblant la noblesse d'un palatinat)³⁸ de Grodno. En 1762, il accéda à la charge de greffier dans le tribunal de la ville de Brześć Kujawski et, en 1774, fut décoré de l'ordre de Saint-Stanislas par le roi Stanislas Auguste. En 1780, il fut nommé juge à la diète (assemblée générale des états de la Pologne)³⁹, fonction qu'il occupa durant deux législatures⁴⁰.

Józef Prozor (1723–1788)⁴¹, né en Samogitie, étudia à Lunéville de 1737 à 1741. Rentré en Pologne-Lituanie, il obtint en 1751 le grade de major, et en 1762 celui de général-major de l'armée grand-ducale. En 1751, il fut nommé staroste⁴² de Bostow, et en 1768 staroste de Kaunas. En 1764, étant nonce (représentant) de la diétine de Kaunas, il fut mandaté pour participer aux travaux de la Diète de convocation, diète en charge de fixer la date et le lieu de l'élection du roi. En 1775-1776, il fut membre de la Commission du Trésor de Lituanie. À partir de 1775, Prozor fut castellan⁴³ de Vitebsk et décoré de l'ordre de Saint-Stanislas. À partir de 1780, il fut nommé palatin (responsable d'un district) de Vitebsk, et, en 1785, fait chevalier de l'ordre de l'Aigle blanc. Nous savons en outre qu'il fit édifier à ses frais une église orthodoxe, un hôpital et quelques écoles⁴⁴.

Józef Zabiello, dont le père fut à partir de 1769 notaire terrestre⁴⁵ de Kaunas et général dans l'armée grand-ducale, fut grand échanson de Kaunas, staroste de Telšiai, à partir de 1754 chambellan de la couronne⁴⁶, en 1755 général dans l'armée du grand-duché, en 1775 grand veneur (responsable des chasses) de Lituanie, en 1782 membre permanent du Conseil permanent (la plus haute instance du pouvoir exécutif de la République de 1775 à 1789). Comme représentant de la Samogitie, il participa aux travaux de la Diète de quatre ans (1788-1792). Opposé à l'adoption de la Constitution du 3 mai 1791, il rejoignit la Confédération (rassemblement de la noblesse à des fins politiques) de Targovica. Du fait de sa sympathie pour le pouvoir russe, il fut nommé en 1793 hetman (chef des armées) de Lituanie, et participa à la diète de Grodno. En 1794, capturé par les insurgés, il fut pendu à Varsovie. Zabiello était décoré des ordres de Saint-Stanislas et de l'Aigle blanc.

³⁸ Pfeffel Chr.-Fr., *État de la Pologne, avec un abrégé de son droit public, et les nouvelles constitutions*. Paris, 1770, p. 165.

³⁹ Pfeffel Chr.-Fr., *op. cit.*, p. 129.

⁴⁰ Boyé P., *op. cit.*, p. 178 ; Gaber S., *op. cit.*, p. 99-100.

⁴¹ *Polski słownik biograficzny*, t. XXVIII/3, z. 118, p. 532-534.

⁴² Starostie : bien de la République distribué par le roi comme fief à vie (selon la loi de 1775).

⁴³ Le castellan était le chef de la noblesse d'une voïvodie et participait aux assemblées du Sénat. En temps de guerre, il occupait la fonction de lieutenant-général sous les ordres du palatin, et en son absence commandait l'arrière-ban. Cf : Pfeffel Chr.-Fr., *op. cit.*, p. 95-96.

⁴⁴ Boyé P., *op. cit.*, p. 152.

⁴⁵ Le notaire terrestre est le greffier du tribunal de la ville, compétent pour les causes civiles de la noblesse possessionnée. Cf : Pfeffel Chr.-Fr., *op. cit.*, p. 118.

⁴⁶ Le chambellan de la couronne veille à la sécurité du roi, reçoit les ambassadeurs étrangers et règle le protocole de la Cour. Cf : Pfeffel Chr.-Fr., *op. cit.*, p. 114.

Le frère de Józef Zabiello, Szymonas, fut maréchal (président) de la diétine de Kaunas et général-lieutenant, et en 1784, il devint castellan de Minsk. Il reçut l'ordre de Saint-Stanislas et mourut en 1793. Les deux frères étaient de remarquables orateurs : entre 1766 et 1793, leurs écrits furent abondamment publiés à Varsovie, Grodno et Vilnius.



Lunéville. Le château. XVII^e siècle

Les frères Józef et Michał Butler (ou Buttler) ont également étudié à l'école des cadets. Leur père Aleksandr Butler fut staroste de Prienai, dans la voïvodie (district) de Trakai. En 1778, Michał occupa également cette fonction dans cette même ville. Il était chevalier de l'ordre de Saint-Stanislas.

Mentionnons également Franciszek Bittof, mestre de camp (général) d'un régiment de dragons en France et qui servit plus tard comme lieutenant dans l'armée du grand-duché ; Stanisław Ciechanowski, mort en 1769, fut l'assistant du hetman de Lituanie ; enfin, Jan Josofowicz, colonel, fut à partir de 1741, staroste d'Orcha, et à partir de 1762, président du tribunal suprême de Lituanie.

Outre les diplômés lituaniens, notons qu'un Lorrain, Jean François Le Paige, né à Lunéville en 1739 et admis à l'école en 1751, après avoir été capitaine de canonnières invalides au Havre, a servi dans le régiment des gardes de Lituanie avec le grade de lieutenant-colonel, de 1775 à 1778. Il mourut en France en 1804, ayant atteint le grade de général de brigade⁴⁷.

Si l'École des cadets-gentilshommes de Lunéville a été utile à la France, non seulement en formant des officiers qui se sont illustrés dans ses armées, mais aussi en contribuant à préparer le rattachement de la Lorraine à la France, le bénéfice a en revanche été sans doute moindre pour la Pologne-Lituanie. En effet, si les diplômés lituaniens ont parfois occupé des postes importants au sein de la République, ils n'ont pas joué, à la différence de leurs homologues de l'école de Varsovie, de rôle déterminant dans le redressement de l'État entrepris sous le règne du roi Stanislas Auguste⁴⁸.

⁴⁷ Dumontier M., *op. cit.*, p. 138

⁴⁸ Pour une présentation comparée des carrières des diplômés des écoles de Lunéville et de Varsovie, lire : Parent A., « Prancūzų karybos įtaka Liunevilio ir Varšuvos kadetų mokyklose Lietuvos didžiosios kunigaikštystės bajorams » [L'influence de l'enseignement des cadres militaires français des écoles militaires de Lunéville et de Varsovie sur les jeunes nobles du grand-duché de Lituanie], *Karo Archyvas*, XXIX, Vilnius, 2014, p. 8-32.



Ladislav Starewitch devant ses papillons (vers 1910)



La Revanche du ciné-opérateur (1912), film réalisé à Kaunas

Ladislav Starewitch, précurseur à Kaunas du cinéma lituanien

François Martin

Derrière l'hôtel de ville de Kaunas, sur la façade de l'actuel Musée d'Histoire des Communications une plaque en cuivre bilingue lituanien-anglais rend hommage à Ladislav Starewitch¹ : « Dans ce bâtiment, précédemment Musée de la Ville de Kaunas, VLADISLAVAS STAREVIČIUS (1882-1965) a commencé sa carrière de cinématographe. Il a été le premier au monde à créer des chefs-d'œuvre de marionnettes animées. » Au centre de cette plaque tournent en boucle des extraits de deux films : *La Belle Lucanide* et *La Revanche du ciné-opérateur* réalisés en 1910 et 1911 dans la ville même de Kaunas qui portait, à cette époque, le nom de Kovno. C'est en effet à Kaunas que Starewitch vécut de 1886 à 1911-1912 et c'est dans cette ville qu'il passa les années essentielles de sa formation et que les fondements de son œuvre cinématographique riche de près de cent films se sont forgés.

Les parents de Ladislav, Alexandre Starewicz et Antonina Legiecka, membres de la petite noblesse polonaise, étaient originaires du village de Surviliškis, près de Kėdainiai. À la suite de la répression de l'insurrection de janvier 1863 à laquelle le père d'Alexandre participa, ce dernier se trouva exilé à Moscou où il devint apothicaire et où est né son fils. Des circonstances tragiques amènent Ladislav à Kaunas : à la suite du décès de sa mère et d'une petite fille en 1886 lors de l'accouchement, son père l'envoie dans la famille maternelle qui réside à Kaunas et c'est dans cet univers, largement féminin, que grandit celui qu'on surnomme Wladek.

Rétif à l'école, Wladek bénéficie d'un entourage bienveillant et très attentionné qui le soutient constamment durant ses années d'apprentissage. Adolescent espiègle, dynamique et curieux de tout, il se passionne pour les papillons qu'il collectionne très vite, puis pour la peinture, le dessin, le théâtre et les déguisements et, dans ces différents domaines, acquiert progressivement une certaine notoriété dans la ville. Dans les premières années du XX^e siècle, il remporte plusieurs prix de déguisements et devient redouté par certains pour ses caricatures dessinées dans la presse ou bien modelées dans la pâte.

Cette curiosité insatiable le pousse à s'intéresser à la photographie et au cinéma. Avec les encouragements et le soutien de Tadas Daugirdas, directeur du Musée de la ville de Kaunas dont une plaque sur un autre mur de l'actuel Musée d'histoire des communications et un buste rappellent actuellement le souvenir, Wladek réalise ses premiers films en 1909. Il s'agissait de films eth-

¹ Ladislav Starewitch est la transcription adoptée par le cinéaste lui-même à son arrivée en France.

nographiques sur les modes de vie des populations autour de Kaunas ou bien la vie des insectes (*Sur le Niémen, La Vie de la libellule...*). Ces sujets inscrivent ses premières œuvres dans le contexte nationaliste lituanien qui s'exprime à nouveau dans ces années sans que leur auteur n'en fût jamais un militant.

Puis, voulant filmer le combat de deux coléoptères *Lucanus cervus*, il échoue parce que dès qu'il allume les projecteurs nécessaires à l'éclairage de la scène, les deux protagonistes se figent sans moyen de les inciter à se battre. Wlodek se souvient alors des folioscopes qu'il fabriquait dans les marges de ses cahiers d'écolier. Il se souvient également d'un film d'Emile Cohl projeté dans un cinéma de la ville qui montrait à l'écran des allumettes bougeant toutes seules. Lui vient alors l'idée qu'en enregistrant image par image les phases des mouvements des coléoptères morts, la projection cinématographique permettrait de recréer le mouvement des insectes combattant sur l'écran. Ce qu'il fait avec une telle réussite dans la reproduction de la vie qu'il décide aussitôt de costumer ses acteurs, rédiger un scénario, créer un décor, concevoir le bon éclairage, mettre en scène ses marionnettes animées image par image... et c'est le succès très rapide qui lui permet très vite d'être happé par Moscou, capitale du cinéma de l'empire russe, et embauché par un des principaux producteurs russes, Alexandre Khanjonkov. En 1911, *La Cigale et la fourmi* est le premier film produit par une entreprise russe à être diffusé dans le monde entier, tiré à près de cent quarante copies. C'est aussi le premier film à être projeté à la cour du tsar. Nicolas II offre une récompense au producteur et au réalisateur. C'est le début d'un succès considérable, international, qui permet à Starewitch de vivre très confortablement. Khanjonkov lui donne également l'opportunité de tourner des films avec de réels acteurs comme Ivan Mosjoukine ou des pensionnaires du Théâtre d'Art de Moscou. Au total, Starewitch a tourné plus de films avec acteurs, dont la plupart sont actuellement considérés comme perdus, que de films dits d'« animation » pour lesquels il est davantage connu. En ce début du XXI^e siècle, Terry Gilliam le considère comme un des plus grands réalisateurs dans ce domaine. Tim Burton et Peter Jackson notamment ont été influencés par Starewitch, et, en 2009, Wes Anderson présenta son film *Fantastic Mister Fox* comme un hommage direct à ce réalisateur ! Ainsi la vie de Wlodek connut-elle un tournant majeur en ces années 1909-1910 et le terreau culturel dans lequel il a grandi à Kaunas explique largement ce succès.

Le succès est dû à cette formation polymorphe qui lui permet d'emblée de reproduire à la perfection le mouvement des insectes et d'autres animaux à tel point que certains des premiers spectateurs ont affirmé qu'il avait dressé les insectes. Sa connaissance du théâtre, de la photographie et du dessin lui a permis de maîtriser d'emblée l'éclairage, la mise en scène, le cadrage, la profondeur de champ, le mouvement des marionnettes... savoir-faire qui fonde les débuts du langage propre à cet art naissant qu'est le cinéma.

Succès parce que toute son œuvre reste inspirée de ce climat culturel particulier dont il s'était nourri à Kaunas dans les années 1890-1910. Outre Daugirdas, dont la confiance accordée à un tout jeune homme débutant fut essentielle, Starewitch avait côtoyé à Kaunas plusieurs autres personnalités importantes qui ont irrigué le milieu culturel riche et dynamique de la ville : le peintre Antanas Žmuidzinavičius, dont la collection personnelle de figurines est à l'origine de l'actuel Musée du Diable - personnage récurrent dans l'œuvre de Starewitch - ; Tadas Ivanauskas, fondateur du Musée zoologique qui porte encore son nom et présente, à côté d'autres richesses, d'extraordinaires collections de papillons ; et Mikalojus Konstantinas Čiurlionis dont Kaunas abrite un musée éponyme.

Le succès du cinéaste fut également fondé sur une conception du monde dont la représentation reste constante dans son œuvre, malgré les drames du XX^e siècle. En effet, à peine Starewitch installé à Moscou, la Grande Guerre éclate, suivie de la révolution bolchévique et de la guerre civile qui le pousse à partir pour Yalta, comme beaucoup de membres de la communauté du cinéma, puis pour un exil plus lointain qui le mène en France au début des années 1920 où il traverse la crise des années 1930, la Seconde Guerre mondiale... C'est à ce moment, au lendemain de ce nouveau conflit terrible, que Starewitch rédige, en polonais, son seul texte retraçant sa jeunesse en Lituanie et sa carrière cinématographique qu'il intitule « Pamietnik² ». Dans cette région occupée par la Russie, en proie à un fort tropisme culturel polonais, il décrit le petit garçon d'un milieu favorisé, qui jouait avec tous les autres enfants, quelle que fût leur religion ou leur origine sociale. Il raconte avoir été initié aux projections de lanterne magique par un officier russe et évoque le mélange des langues lituanienne – qu'il maîtrise moins bien – polonaise et russe. Il y cite les différents auteurs dont il va s'inspirer dans ses films : Gogol, Pouchkine ou Krylov.... En bref il décrit son ancrage dans cette Europe centrale qui le fait devenir cet « homme des confins » décrit par Ryszard Kapuściński : « L'homme des confins est toujours et partout un homme interculturel, un homme « entre ». C'est quelqu'un qui, dès l'enfance, depuis ses jeux dans la cour avec ses copains, sait que les gens sont différents et que la différence n'est qu'une particularité de l'individu [...] pour les enfants des confins, les autres cultures ne sont pas différentes de la leur, elles en font partie »³. L'humanisme, la tolérance, l'optimisme, l'amour de la vie marquent constamment l'œuvre de Starewitch qui devient, au cinéma, l'équivalent de fabulistes à l'instar d'Esope ou La Fontaine et, comme eux, n'hésite pas non plus à montrer la vie dans toutes ses dimensions, parfois cruelle, souvent drôle et poétique, tout en développant une imagination débordante.

² « Souvenirs »

³ R. Kapuściński, cité dans A. Domosławski : *Kapuściński, le vrai et le plus que vrai*, Paris, 2011.

« Pamietnik » évoque d'autres souvenirs de Lituanie qui ont habité Starewitch toute sa vie : « Les gens d'ici se méfient terriblement du vent du nord, moi, je l'aime, peut-être parce qu'il vient de Lituanie. » Ses films témoignent de son enfance, surtout les derniers. Dans *Nez au vent* (1956), la salle de classe qui constitue le décor des premières scènes évoque quasiment à l'identique la salle de classe reconstituée dans l'actuel Musée ethnographique en plein air proche de Kaunas : son souvenir d'enfance télescope une reconstitution plus récente.

Bien plus, Starewitch, fort de cet héritage, se l'approprie et le détourne au profit de sa vision du monde. En juin 2012 a été donné dans la cour du Théâtre de marionnettes de Vilnius un ciné-concert autour des films *Le Roman de Renard*, *Les Fables de Starewitch d'après La Fontaine* et *Fleur de fougère*. Dans ce dernier film, d'après le texte de Józef Ignacy Krasiński, Starewitch réécrit complètement la fin. Un petit garçon (Jeannot dans le film) trouve, la nuit de la Saint-Jean, la fleur de fougère qui va exaucer tous ses vœux à condition de ne faire bénéficier personne de ses bienfaits. Dans le texte, Jeannot renonce à donner quoi que ce soit à ses parents très pauvres et les laisse dans leur misère. Dans le film, Jeannot, après quelques hésitations, donne à ses parents un cheval harnaché qui va soulager leur peine lors des travaux des champs et ce cheval ne disparaît pas, tandis que la bourse d'or qui l'accompagne s'efface dans la nature : ce qui permet de vivre de son travail subsiste, les biens « tombés du ciel » disparaissent.

Formé à Kaunas, Starewitch y réalise ses premiers films de manière isolée. Puis, entre Moscou aux côtés de Protazanov et Bauer et Paris dans les années 1920, il va bénéficier d'un milieu cinématographique d'avant-garde auquel il participe et duquel il apprend les principales cinématographies, qui deviennent des références présentes dans nombre de ses films. Mais, installé en France, il ne va plus se consacrer pour l'essentiel qu'aux films d'animation de ses « ciné-marionnettes » dans lesquels il déploie une virtuosité époustouflante qui déconcerte encore aujourd'hui beaucoup de réalisateurs. Il remporte des prix internationaux aux États-Unis en 1925 comme au festival de Venise en 1949. Et même si son art s'est étoffé des défis et des enrichissements de l'exil, c'est bien à Kaunas que tout avait commencé.

Pour en savoir plus :

- Léona Béatrice et François Martin : *Ladislav Starewitch (1882-1965), le cinéma rend visibles les rêves de l'imagination*. L'Harmattan, 2003, 484 pages.
- Le site : www.starewitch.fr
- Les DVD édités par Doriane Film.

La première monographie française sur l'ambre jaune, de Jean-Philippe Graffenauer en 1821

Piotr Daszkiewicz et Philippe Edel

Né à Strasbourg en 1775 d'un père avocat, Jean-Philippe Graffenauer¹ fit ses études de médecine dans sa ville natale, où il fut reçu docteur en 1803. Sa thèse portait sur « le camphre et ses rapports avec l'histoire naturelle, la physique, la chimie et la médecine ». Parallèlement, il étudia la minéralogie et fut l'élève de Jean Hermann (1738-1800), le grand naturaliste strasbourgeois. En sa qualité de médecin, il s'engagea en 1805 dans la Grande Armée et participa aux campagnes de Prusse et de Pologne de 1806 et 1807. À son retour à Strasbourg, il exerça comme médecin cantonal jusqu'à sa mort, en 1838. Membre de nombreuses sociétés savantes, notamment de la Société de médecine de Paris et de la Société des curieux de la nature de Berlin, il se fit connaître par ses publications en médecine et en minéralogie. C'est surtout sa *Topographie physique et médicale de la ville de Strasbourg*, publiée en 1816, qui le rendit célèbre. Ce premier travail d'un nouveau genre, à savoir la topographie médicale, présentait la typologie des maladies de la population en relation avec les conditions géographiques, géologiques, les occupations professionnelles et les habitudes alimentaires. Ses publications géologiques furent à l'époque très appréciées, et plus particulièrement son *Essai d'une minéralogie économico-technique des départemens du Haut- et Bas-Rhin formant la ci-devant Alsace*.

La période de quatre ans passée dans l'armée napoléonienne, au début de sa carrière, est particulièrement intéressante. Graffenauer figurait parmi les quelques savants français qui servirent comme officiers au bord de la mer Baltique, notamment les naturalistes Marcel de Serres (1783-1862), Jean-François-Aimé Dejean (1780-1845), Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent (1778-1846) et André d'Audebert de Férussac (1786-1836). Ce séjour militaire leur permit de faire des observations et des recherches sur la nature encore relativement peu connue dans cette partie de l'Europe. L'apport exceptionnel de Graffenauer aux connaissances relatives à l'histoire naturelle de



¹ Cf. notamment : Denis Durand de Bousingen, « Graffenauer, Jean-Philippe », dans *Nouveau Dictionnaire Biographique d'Alsace*, 1988, tome 13, p. 1263-1264.

l'ancien État polono-lituanien fit d'ailleurs l'objet de deux publications récentes². Il est à noter que son séjour au sein de la Grande Armée fut à l'origine, outre son *Histoire* de l'ambre jaune, d'un recueil de ses *Lettres* d'Allemagne, de Prusse et de Pologne, écrites entre 1805 et 1808.

La contribution de Graffenauer à l'histoire des sciences naturelles de cette partie de l'Europe ne se limite pas à de simples constats floristiques, faunistiques et géologiques, comme la présence de certaines espèces. Nous lui devons aussi des remarques uniques dans leur genre sur la Collection d'histoire naturelle de Gdańsk (Dantzig) ainsi qu'une des premières – probablement la première – notices biographiques sur Georg Forster (1754-1794), le grand naturaliste originaire de cette ville, compagnon du navigateur et explorateur James Cook durant son voyage autour du monde, puis professeur à l'université de Vilnius. La collection naturaliste du musée de Gdańsk sera presque entièrement détruite lors des derniers mois de la Seconde Guerre mondiale et il n'existe que très peu de témoignages et de descriptions datant du début du XIX^e siècle. Aussi, la description de Graffenauer prend-elle toute son importance pour l'histoire de la science. Les données récoltées sur les eaux minérales, l'abondance et le comportement des loups et des lynx, les tentatives de domestication des élans, les habitats des ours et les derniers bisons de Prusse sont précieuses pour les naturalistes d'aujourd'hui.

Parmi les observations naturalistes faites durant les campagnes de Pologne et de Prusse, celles sur l'ambre ont sans doute la plus grande valeur du point de vue de l'histoire des sciences naturelles. Outre quelques pages sur ce sujet dans ses *Lettres* et une présentation devant la Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin, le 4 mai 1812 à Strasbourg, Graffenauer y consacra donc un ouvrage et nota, non sans une certaine fierté, qu'il constituait la première monographie en français sur le sujet. Intitulée précisément *Histoire naturelle, chimique et technique du succin ou ambre jaune*, elle parut en 1821.

Le naturaliste alsacien ouvrait son ouvrage par une présentation des sources historiques relatives à l'ambre, de l'Antiquité jusqu'aux plus récentes publications. Ces recherches portaient, outre une bibliographie détaillée et la comparaison des informations disponibles dans divers pays d'Europe, sur l'étymologie, la classification de l'ambre selon ses caractéristiques extérieures, ainsi que sur ses diverses espèces et variétés. Graffenauer décrivait également de nombreuses inclusions et analysait les animaux et les végétaux trouvés à l'intérieur de cette résine fossilisée. C'est là un des thèmes qui suscitèrent un vif débat scientifique aux XVIII^e et XIX^e siècles. Les savants de toute l'Europe se livraient à des échanges au sujet de cet étrange phénomène. Les mor-

² Cf. Piotr Daszkiewicz et Philippe Edel, *Apport de l'Alsace aux sciences naturelles en Pologne & Lituanie à la fin et au début du XIX^e siècle* : J. Hermann, J.P. Graffenauer & L.H. Bojanus. *Organon* n°44, 2012, p. 55-68 et Piotr Daszkiewicz et Radosław Tarkowski, *Jean-Philippe Graffenauer (1775–1838), alzacki przyrodnik i napoleonski lekarz w Polsce – mało znane, interesujące dla historii geologii prace oficera Wielkiej Armii*. *Przegląd Geologiczny* n°60 (10), 2012, p. 534-538.

ceaux d'ambre avec de telles inclusions étaient très prisés par les collectionneurs et les cabinets d'histoire naturelle. Graffenauer visita plusieurs de ces collections : *J'ai vu, dans le cabinet du professeur Klaproth³ à Berlin, un morceau de succin qui renfermait une goutte d'eau ; lorsqu'on renversait la pièce, on voyait s'en élever des bulles d'air, pendant qu'une petite portion de sable noir tombait au fond. Il décrit des pièces d'ambre contenant : des feuilles de pin et de sapin, même de petits cônes de pins, des semences, des mousses, des algues, des fucus, des parcelles de roseaux, des esquilles de bois, du bois bitumineux, des impressions de feuilles, d'écorces, etc. Parmi les animaux qui s'y rencontrent, il faut particulièrement citer les insectes : on y voit des mouches, des fourmis, (...) des tipules, des cousins, des teignes, des scarabées, des papillons et leurs larves, des œufs d'insectes, etc.* Il rappela, comme de nombreuses sources naturalistes de l'époque, le célèbre chapelet de la collection de Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814) : *M. Patrin⁴ dit avoir vu à Grodno, en 1777, un vieux chapelet à l'espagnole, dont chaque grain contenait un insecte différent, ce qui le faisait ressembler à une sorte de collection entomologique.*

En parfait naturaliste, il remarqua le fait, aujourd'hui évident mais à l'époque discuté, que parmi ces insectes on trouvait des espèces nouvelles pour la science. Il douta, à tort, comme beaucoup d'autres naturalistes, de l'éventualité de trouver des lézards et d'autres vertébrés dans l'ambre. Signalons que ces doutes s'expliquent par l'apparition de toute une industrie développée surtout à Gdańsk, celle de la production des „faux ambres” pour les collectionneurs, une industrie que Graffenauer décrit fort bien dans sa monographie.

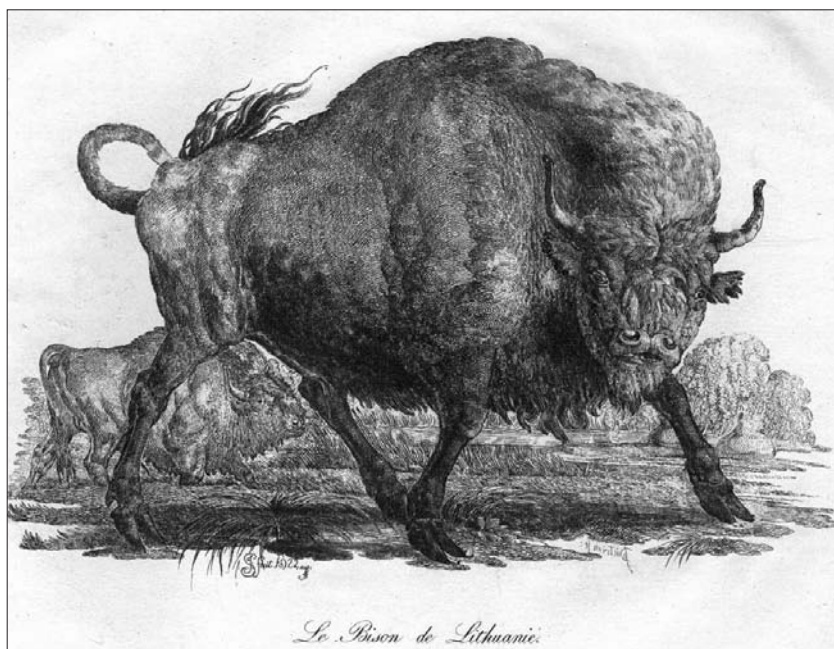
Il acheta en Poméranie de l'ambre pour faire une série d'analyses chimiques. Il présenta et étudia diverses hypothèses sur l'origine de l'ambre, approuva et confirma son origine végétale, contrairement à quelques autres savants de l'époque comme Georges-Louis Buffon (1707-1788), Patrin et Dominique-Jean Larrey (1766-1842) qui pensaient qu'il s'agissait de miel fossilisé dans des conditions particulières.

D'après ses propres observations et de nombreux entretiens avec différents acteurs de l'exploitation de l'ambre dans diverses villes de Pologne-Lituanie et de Prusse, Graffenauer présenta toute la chaîne de production : de la pêche et la récolte, en passant par la vente de pièces brutes, leur traitement par les tourneurs, la production de fausses pièces, jusqu'à l'analyse économique de cette branche de l'industrie. Son ouvrage est sans doute l'une des plus importantes contributions à la compréhension de l'origine et la description de l'ambre de la Baltique.

³ Martin Heinrich Klaproth (1743-1814), chimiste allemand, professeur à l'université de Berlin.

⁴ Eugène Louis Melchior Patrin (1742-1815), minéralogiste et naturaliste français qui visita la Lituanie et explora la Sibérie.

La grande valeur des écrits de Graffenauer pour l'histoire de l'ancienne République des Deux Nations ne se limite pas à ses observations naturalistes et géographiques de cette partie de l'Europe, ni à un témoignage des faits de guerre d'un officier de la Grande Armée. Les nombreuses descriptions concernant les coutumes de la noblesse et des paysans, des rites funéraires, des cultures comme celle de la „manne de Pologne” (espèce de plante alimentaire fourragère, célèbre à l'époque), des villages tatars ou juifs, enfin ses observations médicales, surtout sur la terrible „plique polonaise” (maladie des cheveux, barbe et poils, qui s'enchevêtrent et restent collés ensemble), donnent une importance particulière aux œuvres de ce naturaliste alsacien pour ce qui est de l'histoire de la Pologne et de la Lituanie. Une source qui mériterait sans doute une étude approfondie de la part d'historiens !



Gravure extraite du *Mémoire descriptif sur la forêt impériale de Białowieża en Lithuanie*, du baron Julius von Brincken (1790-1846), chez N. Glücksberg, imprimeur-libraire de l'Université Royale. Varsovie 1826

Un bison de Białowieża pour le musée de Strasbourg, épisode de l'histoire de la zoologie du XIX^e siècle

Piotr Daszkiewicz et Tomasz Samojlik

Les Archives de la Ville et Eurométropole de Strasbourg conservent, parmi les archives de sociétés et d'institutions culturelles, un riche fonds de la Société du Musée d'histoire naturelle [cote 88 Z]. Parmi les documents sauvegardés dans ce fonds se trouve une correspondance relative à un bison d'Europe.

Au XIX^e siècle, les populations de bisons d'Europe vivaient uniquement dans deux lieux : la forêt de Białowieża, dernière forêt primaire des plaines d'Europe, et les montagnes du Caucase. Cependant, les bisons du Caucase étaient méconnus et leur existence était souvent mise en doute par les naturalistes et les voyageurs qui les considéraient comme disparus, tout comme ceux de Prusse et de Moldavie au XVII^e siècle. Ils ne furent redécouverts que dans la deuxième moitié du XIX^e siècle¹. Les seuls bisons connus étaient donc ceux de Białowieża.

L'animal était très convoité par les musées d'histoire naturelle et les collections privées dans toute l'Europe. Celui qui était le plus grand mammifère terrestre de notre continent, à l'époque encore souvent confondu avec l'aurochs, intéressait fortement les naturalistes, comme le prouvent notamment les travaux et correspondances de Jean-Emmanuel Gilibert, Georg Forster, Louis Henri Bojanus, Georges Cuvier, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, Carl Eichwald et tant d'autres. L'histoire du bison nommé Miska, mort dans la ménagerie de Vienne, puis confisqué par l'administration napoléonienne et apporté à Paris – à la demande expresse de Cuvier –, prouve l'intérêt que portaient les hommes de science et les hommes d'État de l'époque à cette espèce².

Dès 1795, avec le troisième partage et la disparition de la République des Deux Nations, la forêt de Białowieża fut rattachée à l'empire russe, et ce jusqu'en 1918. La forêt, ancien domaine des rois de Pologne et grands-ducs de Lituanie, était devenue possession impériale des tsars. Le bison d'Europe, qui bénéficiait déjà précédemment d'une protection par les Statuts du grand-duché de Lituanie, fut considéré comme gibier de l'empereur et continua ainsi à être protégé par ce statut.

¹ Daszkiewicz, P. et Samojlik T. 2004. Historia ponownego odkrycia żubrów na Kaukazie w XIX wieku [L'histoire de la redécouverte des bisons au Caucase au XIX^e siècle]. *Przegląd Zoologiczny*, 48(1-2): 73-82.

² Daszkiewicz, P. et Samojlik T. 2014. Napoleon. Białowieża Forest and the last bison from Transylwania. *Echa Przyszłości* XV: 67-73.

Les chasses du tsar dans la forêt de Białowieża étaient très rares. Les permissions de chasser ou de prélever les bisons, accordées à des étrangers, étaient exceptionnelles et, dans la plupart des cas, se limitaient aux seules demandes de souverains, comme par exemple à la reine Victoria³, au prince de Monaco⁴ ou au landgrave de Plessen.

Parfois, il arrivait que de telles permissions fussent concédées également à des institutions scientifiques, impériales ou étrangères. Les demandes émanant du Cabinet zoologique de Varsovie⁵ ainsi que de l'Université de Vilnius ont bien été décrites. En 1828, l'université vilnoise chercha en effet à obtenir deux bisons pour sa collection zoologique. Les anciens spécimens, préparés par Bojanus, avaient été jugés insuffisants pour la poursuite de recherches. La correspondance dura plusieurs mois (en tout environ 20 lettres) et engagea le recteur de l'université (Pelikan), son supérieur administratif (le curateur Novosilcov), le ministre de l'enseignement (le prince Liwen), le prince Kuruta, le conseiller d'État Baikov et plusieurs fonctionnaires d'un rang moins important. Cette histoire montre combien il était difficile d'obtenir une telle permission et que la décision se prenait au plus haut rang de l'administration tsariste.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que le Musée d'histoire naturelle de Strasbourg ait désiré également posséder un bison d'Europe dans sa collection. À l'époque, le musée était dirigé par Dominique Auguste Lereboullet, un éminent zoologiste, anatomiste et médecin, qui était aussi doyen de la Faculté des sciences de l'Université de Strasbourg. Membre et secrétaire de la Société du Musée d'histoire naturelle de Strasbourg, il prenait soin de développer la collection du musée héritée de Jean Hermann, tant en direction du grand public que vers le monde scientifique. Il écrivit avec une certaine fierté : „Seule entre toutes les villes de province, Strasbourg jouit du précieux privilège de posséder un Musée que l'on peut dire complet, non sous le rapport du nombre des espèces, mais par le développement harmonieux et assez bien proportionné des groupes les plus importants⁷”.

Les archives de Strasbourg conservent trois lettres concernant les démarches pour obtenir un bison d'Europe pour le musée [cote 88Z34 (104)].

³ Daszkiewicz, P. et T. Samojlik (2007). Żubry z Puszczy Białowieskiej ofiarowane królowej Wiktorii. [Les bisons de la Forêt de Białowieża offerts à la reine Victoria] *Matecznik Białowiecki* (1): 15-16.

⁴ Daszkiewicz, P., Jedrzejewska B., Samojlik T. (2005). Połowanie księcia Monako Alberta I w Puszczy Białowieskiej w 1913 roku i losy dwóch zabitych przezeń żubrów. [Les chasses du prince de Monaco Albert I dans la Forêt de Białowieża en 1913 et le destin de deux bisons tués par lui] *Przegląd Zoologiczny* 49(1-2): 31-38.

⁵ Daszkiewicz, P., Jedrzejewska B., Samojlik T. 2004. Puszcza Białowieska w pracach przyrodników 1721-1831 [La Forêt de Białowieża dans les travaux des naturalistes 1721-1831]. *Semper*. Warszawa. 185 p.

⁶ Sławiński K., 1931. Zabiegi o pozyskanie żubrów dla muzeum zoologicznego dawnego Uniwersytetu Wileńskiego [Les démarches pour obtenir des bisons pour le musée zoologique de l'ancienne Université de Vilnius]. *Archiwum Historii i Filozofii Medycyny oraz Nauk Przyrodniczych* 11/1.

⁷ Lereboullet D.A., *Notice sur le Musée d'Histoire Naturelle de Strasbourg*. Imprimerie de G. Silbermann, Strasbourg, 1851.



Le tsar Nicolas II (1868-1918)
à la chasse.

Première lettre :

*Ministère des Affaires Etrangères
Direction Politique*

Paris le 8 février 1859

Monsieur le Maire, suivant le désir que vous m'avez exprimé, j'invite le chargé d'affaires de Sa majesté à Pétersbourg à demander au gouvernement Russe pour le musée d'histoire naturelle de Strasbourg un exemplaire empaillé du bison d'Europe. Je m'empresserai de vous informer de la suite qui aura pu être donnée à cette démarche aussitôt que j'aurai reçu la réponse de M. le Mis de Chateaurenard.

*Recevez, Monsieur, les assurances de ma considération très distinguée
Signature (illisible)*

Deuxième lettre :

St. Pétersbourg, le 13/25 Mars 1863

Monsieur,

Son Altesse Impériale Madame la Grande Duchesse Hélène ayant reçu Votre lettre du 30 Janvier a daigné faire demander à S. E. Mr le Ministre des Domaines s'il était possible d'expédier immédiatement au Musée d'histoire naturelle de la ville de Strasbourg un Bison de Pologne.

Par ordre de Son Altesse Impériale, j'ai l'honneur, Monsieur, de Vous communiquer la réponse du Ministre.

Son Excellence ne peut pas disposer pour le moment d'une peau et d'un squelette complet de Bison, mais les ordres nécessaires sont donnés à l'administration locale, pour qu'elle expédie au musée de Strasbourg le premier exemplaire qui se trouvera disponible.

Veuillez Monsieur, communiquer le contenu de cette lettre à la commission administrative du dit Musée, et agréer en même temps l'expression de ma haute considération.

C. d'Abaza, Maréchal de la Cour, Conseiller d'État

Troisième lettre :
[sans date]

*Monsieur Cirilliot, Maire de la ville de Strasbourg
Député au corps Législatif pour le Département du Bas-Rhin*

Monsieur,

En complément à ma lettre du 13/25 Mars 1863, j'ai l'honneur de Vous informer qu'à la demande de Mr le Ministre des domaines, Sa Majesté l'Empereur l'a autorisé le 14/26 Dec. 1864 [il s'agit probablement de 1862] de faire tuer au parc de Beloveje, Gouvernement de Grodno : un bison de Pologne pour le livrer ensuite au Musée d'histoire naturelle de la ville de Strasbourg.

Veuillez donc Monsieur, communiquer cette gracieuse décision de Notre Auguste Souverain à la commission administrative du dit Musée, qui n'aurait en conséquence qu'à envoyer un délégué pour se charger du transport du bison, l'ordre étant donné par Mr le Ministre à la Chambre des domaines de Grodno de livrer la dépouille de l'animal à la personne qui se présenterait de la part du Musée de Strasbourg.

Je saisis avec empressement l'occasion de Vous réitérer l'expression de ma haute considération.

C. d'Abaza, Maréchal de la cour, Conseiller d'État

Cependant, ni à Strasbourg, ni à Białowieża ne subsiste la moindre trace d'un éventuel envoi de ce bison. Nous pouvons seulement supposer que la situation politique est en cause. Le 22 janvier 1863 éclata l'Insurrection de Janvier en Pologne-Lituanie. Les combats durèrent jusqu'en octobre 1864. Dans la forêt de Białowieża restent visibles encore aujourd'hui les stigmates et souvenirs de ces combats⁸. Il devait donc être sans doute impossible pour l'administration tsariste d'organiser une chasse aux bisons dans de telles circonstances. Signalons également que la vague de sympathie pour les insurgés rendit les relations franco-russes beaucoup moins cordiales. Ainsi, la collection zoologique de Strasbourg paya probablement les frais de cette mauvaise conjoncture et fut privée de bison de Białowieża.

⁸ Krasieńska M., Samojlik T., Daszkiewicz P. 2013. „Ślady powstań listopadowego i styczniowego w Puszczy Białowiejskiej” [Les traces des insurrections de novembre et de janvier dans la Forêt de Białowieża]. *Gazeta Hajnowska*, 2013, p. 19-23.

Petit Renne, histoire d'une collaboration éditoriale lituano-alsacienne : Émilie Maj, Karen Hoffmann-Schickel, Dainius Šukys

La naissance d'un livre prend parfois des formes étonnantes. Les éditions Borealia ont mis en place une collection d'albums illustrés pour enfants intitulée Les Petits Polaires, dont le Lituanien Dainius Šukys signe les illustrations. Voici l'histoire d'une belle collaboration lituano-alsacienne qui a donné naissance déjà à trois albums illustrés pour les petits !

Philippe Edel



Le Nord, c'est l'Est

Deux Alsaciennes, un Lituanien, un petit renne du Grand Nord ! Mais qu'est-ce qui rapproche ces quatre protagonistes des nouvelles aventures polaires écrites avec beaucoup de sensibilité et illustrées avec humour ? La Lituanie, lointaine historiquement et géographiquement, trop nordique pour beaucoup de Français, reste méconnue comme les deux autres pays baltes, ses voisins. Quant au Grand Nord, il y fait vraiment trop froid et on n'y met pas les pieds. Pour cause, peu d'endroits sont habités et il faut savoir se vêtir de plusieurs couches de vêtements, accepter d'enfiler les gants, le manteau et les bottes en fourrure et garder une moufle sur son nez, pour qu'il ne gèle pas quand il fait en dessous de -50°C. Finalement, ce qu'écrit Cédric Gras est vrai : « le Nord, c'est l'Est » (titre de son essai paru chez Phébus en 2013). La Lituanie est à l'Est mais, pour les Français, elle est déjà un peu le Nord de l'Europe.

Quoi qu'il en soit, deux Alsaciennes ont braqué droit sur les pôles et c'est là le début de notre histoire. Il fallait en effet tout d'abord que nos deux comères se rencontrent. Karen Hoffmann-Schickel habite à Breitenbach dans la vallée de Munster avec sa famille. Son mari, ancien directeur d'école, exploite la ferme-auberge du Hahnenbrunnen qui, en plus d'accueillir des randonneurs pour manger de bons petits plats, met aussi en vente les quatre fromages fabriqués par son frère et... les livres de la collection Les Petits Polaires. Depuis 2008, Karen fait des aller-retours entre Strasbourg et la maison pour ses recherches scientifiques qui mettent en scène un peuple du renne à la fois connu et tellement méconnu, à savoir les Sâmes, souvent appelés Lapons. Elle

travaille plus particulièrement sur les questions d'ethnologie et d'histoire des éleveurs qui habitent en Norvège, dans la région de Kautokeino. Elle réfléchit aussi à la place symbolique du renne dans la société sâme, où la relation au sauvages, via les pratiques de chasse, est encore bien vivante, tant et si bien que le renne devient – plus qu'un simple emblème culturel – un animal politique.

Pendant deux ou trois ans, Karen tente de rencontrer Émilie Maj qui vit entre la France et la Sibérie du Nord et se trouve ballottée en Europe par des contrats de recherche. Elle aussi est ethnologue. Les deux Alsaciennes ont plus à se dire qu'il n'y paraît. Le sujet d'étude d'Émilie est un miroir parfait de celui de Karen, quelque part à huit heures de décalage horaire, aux confins de la Sibérie, dans une région de Russie appelée la République Sakha (Yakoutie). C'est là où des météorologues ont enregistré, il y a 100 ans de cela, la température hivernale la plus extrême en milieu humain : -72°C. Émilie a abordé dans son travail les représentations liées au cheval, l'animal emblème des Yakoutes qui s'identifient aux peuples cavaliers de Mongolie et d'Asie centrale tout en mettant en avant le caractère totalement sauvage de leur animal et sa capacité à vivre sans l'aide de l'être humain. Dans cette région du monde, la frontière entre le renne et le cheval est faible. Karen et Émilie, pourtant originaires de la même région, parviendront à se rencontrer seulement lors d'une réunion du groupement de recherche « Mutations polaires » du CNRS auquel elles appartiennent toutes les deux. Tous ces points communs les rapprochent et elles sympathisent immédiatement. Étrangement, le projet autour duquel elles vont se retrouver n'est pourtant pas scientifique.

Écrire et dessiner pour les enfants

Depuis la naissance de sa fille, Karen raconte des histoires, elle qui se plaît à en écrire depuis l'adolescence. Ainsi, en plus de lire des livres à ses enfants qui ont tous trois des prénoms issus d'histoires européennes qui font rêver, elle leur raconte ses histoires à elle, ses contes qui mettent en scène petits et grands animaux de la toundra et les paysages du Finnmark norvégien dont elle a la nostalgie. Chaque soir, ce rituel quotidien la plonge, elle et ses enfants, dans ces contrées rêvées et adorées où surgissent des gloutons, hurlent des loups, grognent des ours bruns, chantent les grands tétras. Or, Émilie a créé en 2011 une maison d'édition aux couleurs des aurores boréales, Borealia. Elle sait que Karen a couché sur le papier une dizaine d'histoires, coécrites pour certaines d'entre elles avec les enfants d'une brigade de rennes durant les longues soirées d'hiver où la nuit arrive tôt. L'une d'elle la touche particulièrement : l'histoire d'un petit renne qui a peur de tout, jusqu'au jour où une rencontre change sa vie et où ce petit renne peureux va devenir le héros de tout le troupeau. L'histoire est mignonne et bien ficelée : il faut l'éditer ! Mais il faut trouver un illustrateur.

Commence alors une quête longue, très longue, pour découvrir l'illustrateur qui saura apporter sa touche de sensibilité à l'histoire et lui donner l'esthétique qu'elle mérite. Les recherches traînent en longueur : tous les illustrateurs contactés en France sont occupés à des projets. C'est alors que le dessin d'un chien avec un casque d'aviateur saute aux yeux d'Émilie au détour d'une page Facebook. Immédiatement, notre éditrice se connecte sur le site de l'artiste, Dainius Šukys, et y examine les dizaines de dessins qu'elle trouve d'un humour de génie. La page avait été créée par Jurga Martin, une artiste lituanienne qui vit aujourd'hui à Beaune et réalise des sculptures d'enfants très émouvantes, souvent presque grandeur nature. Jurga et Dainius s'étaient connus à travers leurs pratiques artistiques. En effet, Dainius a plusieurs cordes à son arc et manie aussi bien le crayon que le bronze pour donner vie à des personnages toujours empreints d'un humour délicat.

Humour et sensibilité en sculpture et dessin

« Il n'y a pas grand chose d'intéressant à raconter de ma vie » grogne Dainius. Pourtant, il suffit d'observer la finesse de ses dessins et ses commentaires comiques et décalés pour pénétrer dans un univers très particulier. Chez Dainius, pas de politique ou de social, juste le comique de situation, les postures ou les regards hilarants d'animaux presque humains, un regard amusé sur des petits êtres qui nous font oublier le quotidien avec une légèreté infinie. Alors, oui, pas grand chose à dire peut-être mais une multitude de choses à dévorer des yeux : des lapins qui vous fixent avec des yeux de merlan frit, des chevaux campés sur leurs jambes une banane entre les dents, des félins au regard hypnotique, des corbeaux réprobateurs et des souris interrogatrices, des coquelets fiers, des vaches fatiguées, des lapins qui jouent de la trompette, des renards candides en chapeau de paille qui font tirer leur traîneau par des corbeaux en vol, ou des loups qui tentent en vain d'effrayer des lapins bien trop occupés à grignoter des carottes, des chats qui pêchent à la ligne des brochets aux dents acérées dont le bout du nez dépasse de l'eau... Mille histoires pourraient être inventées autour de ces petits animaux.

D'ailleurs, Dainius écrit aussi. En Lituanie, il a fait paraître deux livres qui mettent en scène des histoires d'amour et d'autres aventures avec des animaux de la ferme et leurs confrères de la forêt alentour (*Višta, kurią prarijo rūkas* – La poule avalée par le brouillard et *Ežys, kuris mylėjo slaptą* – Le hérisson qui aimait en secret). Père d'une fille de 19 ans et d'un garçon de 10 ans, il n'avait pas trouvé son compte dans les livres pour enfants publiés en Lituanie. Alors, il s'était mis à écrire. Comme Karen, il s'est confronté aux critiques et aux demandes de son enfant, son premier lecteur, tendre mais impitoyable, avec lequel il a écrit ses histoires. En attendant de publier une histoire d'un nouveau genre, celle d'une sorcière, il a publié avec Karen et Émilie trois tomes des Petits Polaires.

L'univers de Petit Renne

Les Petits Polaires ont pour scène un pays imaginaire, quelque part dans le Grand Nord, où il fait froid, à la limite de la toundra et de la forêt boréale. C'est le pays des rennes dont rien ni personne n'arrive à troubler la tranquillité, mais aussi de chevaux polaires sauvages, qui vivent en bonne entente avec des lièvres pleins de malice. Autour d'eux gravitent des prédateurs comme le loup et l'ours, finalement pas si effrayants que cela. Les histoires sont destinées aux petits de 3 à 7 ans, mais pourquoi pas aussi à leurs grands-frères et sœurs qui vont aimer les dessins et sauront remplacer les parents à la lecture des textes de Karen. Dans le premier album « Petit Renne a peur de tout », on découvre qu'un petit de l'espèce sait être brave alors qu'on n'attendait pas cela d'un petit qui était la risée de la grande famille des rennes. Il fait une brève incursion dans le second tome « Airelle et les champignons », où un petit cheval aux crins dorés se perd dans la forêt à la recherche de succulents champignons et tombe nez à nez avec un renne. Pour le troisième tome, Borealia fait un petit écart et laisse la plume à Émilie, qui a concocté une nouvelle aventure de Petit Renne, qui trouve un traîneau dans la forêt et rêve de faire un tour avec.

Les dessins de Dainius rappellent les couleurs du nord : chatoyantes en automne, dans des tons blanc-bleu en hiver. Les mélèzes ont des branches rares car on est loin dans le nord, les lièvres sont blancs en hiver, plus bruns durant la belle saison. L'ours reste paresseux en hiver : impossible de le réveiller dans la tanière où il hiberne. Légèrement anthropomorphisés, les animaux peuvent recevoir une médaille, avoir un ruban dans les crins, monter sur un traîneau, parler dans une langue compréhensible par les enfants, les poissons jouent à saute-mouton dans l'eau... Mais les histoires restent proches d'une réalité concrète : l'ours et le loup sont les prédateurs des rennes dans la vie réelle sur tout l'Arctique et les chevaux mangent bien des champignons en Yakoutie. Le dessinateur lituanien s'est adapté avec humour et a apporté sa petite touche aux histoires, en ajoutant notamment une multitude de petits lapins et de hiboux. Ceux-ci amusent petits et grands, qui ne manquent pas de scruter en détail les dessins.

Les influences s'entremêlent

La collaboration engage un travail de longue haleine entre l'éditrice, l'auteur des textes et l'illustrateur, à des centaines de kilomètres de distance. Lorsque la période de rédaction débute, Émilie et Karen s'envoient leurs relectures, leurs modifications, leurs suggestions, jusqu'au jour où arrive le texte qui conviendra le mieux aux tout-petits et qui suit pas à pas l'intrigue. Karen et Émilie se donnent des idées, puisées chaque fois dans la vie qu'elles ont vécue sur leurs terres polaires respectives.

Chaque livre contient 13 dessins sur une page où ils font face au texte et 2

planches entières. Pendant la phase de préparation, les textes sont traduits et, sur la page en vis-à-vis, de brèves instructions sont données au dessinateur. Tout le travail se fait en russe, langue commune à Dainius et à Émilie. Pour deux volumes, c'est Sargylana Nikolaeva, jeune yakoute, qui s'est collée à l'exercice. Émilie a repris le flambeau pour le troisième volume. Dainius reste assez libre dans ses dessins. Il a même changé la fin de la première histoire en envoyant à Émilie et à Karen un dessin surprenant qui n'avait rien à voir avec la chute prévue. Un choix dut être fait : demander au dessinateur de refaire un dessin ou à Karen de modifier son texte. Le dilemme ne fut pas long, tant le dessin était plein d'humour et bousculait les conventions des contes traditionnels. Ainsi, l'originalité des trois tomes est bien le fait du travail de ces trois auteurs, à cheval entre l'Alsace et la Lituanie, qui vont continuer de perpétrer leurs méfaits, pour le bonheur des petits mais aussi des grands.

Le futur de Petit Renne

En attendant de commettre un quatrième tome des Petits Polaires, l'éditrice et l'auteur aimeraient se rendre à Vilnius pour rencontrer leur illustrateur et mettre de vrais visages sur leur collaboration. Si les livres sont distribués en librairie, Borealia rencontre les mêmes difficultés que toutes les petites maisons d'édition indépendantes, victimes de la mainmise des gros éditeurs sur les espaces de vente. Il faut donc continuer de mettre en avant les livres par d'autres biais, via des salons du livre ou des animations. Pour l'année de la Lituanie en France en 2018, la maison espère aussi pouvoir faire venir Dainius pour une exposition de ses œuvres. Pour l'heure, on peut pour sûr compter sur nos deux Alsaciennes pour faire de l'Alsace la région phare des Petits Polaires !

Épilogue

Les Petits Polaires sont désormais bien installés et continuent leur chemin. Karen Hoffmann-Schickel a monté un spectacle de contes et musique avec de petites histoires d'animaux polaires qui captivent les enfants et leurs frères et sœurs plus grands ! En parallèle de l'édition, Émilie continue de promouvoir les mondes du froid avec, notamment, un atelier pour les petits sur « Vivre dans le Nord ». Plus au Nord, justement, au Nord de l'Europe, Dainius dessine sans vergogne, perpétrant ses dessins à la limite de la caricature d'animaux de la ferme, dans des postures ou des situations grotesques ou pleines d'humour. Souhaitons-leur de se retrouver bientôt pour le 4ème tome de la collection et de nous offrir de nouvelles aventures des pays du froid !

Pour tout contact :

emilie@borealia.eu, karen.hoffmann.schickel@gmail.com, www.borealia-boutique.com

Artūras Valionis, poèmes

Eglė Kačkutė

Poète et diplomate, Artūras Valionis est né en 1973 à Druskininkai, dans la région de Dzūkija. Il grandit à Kaunas et fit des études de sociologie aux universités de Vilnius et de Varsovie. C'est à l'Académie Polonaise des Sciences qu'il soutint sa thèse de doctorat. À ce jour, il a publié quatre recueils de poèmes : *Skrendant nelieka pėdsakų* (Voler ne laisse pas de traces) en 2003 ;

Apytiksliai trys (Approximativement trois) en 2012 ; *Daugiau šviesos į mūsų vartus* (Plus de lumière dans notre portail) en 2014, et *Iš natų* (Lire la partition) en 2015. Il est lauréat de plusieurs prix littéraires lituaniens. Toujours à la recherche de nouvelles formes d'expression poétique, il participe à de nombreuses lectures publiques, notamment avec des musiciens de jazz. Expérimentaux et ludiques, ses poèmes, marqués par un humour plein d'esprit, sont extrêmement contemporains. Ses constellations imprévues mettent en relief les significations cachées des mots.

Les poèmes publiés ici ont été spécialement traduits pour la soirée littéraire bilingue intitulée « Printemps de la poésie lituanienne » organisée en mai 2014 à la librairie du Rameau d'Or de Genève, en présence de plusieurs poètes lituaniens et avec le soutien de *Books from Lithuania*.



kuo mes skiriamės

tarakonas septynias dienas
gali gyvent be galvos
ir tada numiršta iš alkio

žmogus gali tempti daug metų
be meilės ir mirti netyčia
arba dėl senatvės ligų

en quoi nous différons

un cafard pendant sept jours
peut vivre sans tête
puis il meurt de faim

l'homme peut traîner de nombreuses années
sans amour et mourir par hasard
de maladie ou de vieillesse

Apie recesiją paprastai

Įdėjo skelbimą:
„Geriems žmonėms dovanojam
kačiuką“.

Į šeštadienio dienraščius, pagrindinius
interneto portalus; pokalbių
svetainėse pasiūlė: gal kas norėtųmėt?

Veidų knygų spec. puslapį
gyvūnėliui sukūrė:

su gražiausiom
nuotraukom
jo kūdikystės,

nepatingėjo
fotokrautuve patvarkyt spalvas ir
kontrastą;

nors prie žaizdos dėk, toks mielas išėjo
(aišku, pleistras prie žaizdos, reikalui
esant,
būtų tikrai paveikiau,
čia tik toks posakis keistas).

Prie puslapio prisijungė
būrys veidaknygių draugų,
kaip matysim toliau,
tokių atseit.

Susidomėjimas buvo nemažas, negali
sakyti,
nesvarbu, kaip dabar vertinsim –
ir rašė žmonės, ir skambino.
Kaip išsirinkt tinkamiausią
globėją iš kandidatų gausos?

À propos de récession tout simplement

Une annonce a été mise
„Nous offrons un chaton aux braves
gens“

Dans les journaux du samedi et sur les
principaux sites d’Internet, un forum
a été lancé : qui serait intéressé ?

Sur Facebook une page spéciale
a été créée pour le petit animal :

avec les plus belles
photos
de son enfance

on a pris du temps pour
accorder les couleurs et les contrastes ;

des photos si attendrissantes comme
un baume pour la plaie
(certes, un sparadrap pour la plaie,
en l’occurrence, serait plus efficace,
sauf que c’est une façon de dire).

Un groupe d’amis
s’est constitué sur Facebook
comme nous verrons par la suite,
des soi-disant amis.

Il est vrai, le site a suscité beaucoup
d’intérêt,
quel que soit le jugement
les gens téléphonaient, les gens écri-
vaient.
Comment choisir le meilleur tuteur
parmi le grand nombre de candidats ?

Pinigų šiam reikalui, buvo nusprendę,
negailės, kaip ir laiko, viskas
turi būti preciziška:
trys atrankos kėliniai, finalas
keturių pretendentų.

Jau derino kainas (tos atrankos)
nes jei peraus,
bus vėlu, sunkiai pripras
prie naujų šeiminių,
bet forume toks vienas juokingu niku
(tebūnie jis prakeiktas?) sugalvojo
užklaust-pasitikslint:
ar tiktai geriems dovanosit?

Nepagalvoję, kad forumas lankomas
gausiai,
t.y., per dieną daug unikalių prisijungia
(tik turbūt labai jau giliai tas jų unika-
lumas),
atsakė sąžiningai ir tiesiai: nu taip, tik
geriems.

Niekas daugiau neparašė.
Niekas nepaskambino.

Kas toliau? Stengės visais įmanomais
būdais dar kažkurį laiką:
tinklaraštį užveisė, reklamos
televizijoj nupirko – geriausiu laiku.
Bet šakutės jau buvo po priešpiečių.

Toliau? Toliau nieko.

Il a été décidé qu'on ne lésinerait ni
sur les moyens ni sur le temps tout
devrait être précis :
trois tours de sélection
et un final de quatre prétendants.

On a défini les prix (de cette sélection)
car s'il a grandi
il aura du mal à s'habituer
à des nouveaux maîtres,
mais, sur le forum, une personne au
pseudo cocasse
(maudit soit-il) a eu l'idée de deman-
der des précisions :
est-ce que seules les braves gens
peuvent répondre à l'offre ?

Sans réfléchir sur l'importante fré-
quentation du forum
c'est-à-dire le grand nombre de visi-
teurs uniques par jour
(leur unicité devait être profonde),
la réponse honnête et franche est tom-
bée : mais oui seulement les braves
gens.

Personne n'a plus écrit.
Personne n'a plus téléphoné.

Et après ? Pendant un certain temps
on a poursuivi les actions
on a activé les réseaux sociaux
en prime-time la publicité a été ache-
tée mais autant donner une fourchette
après le déjeuner.

Et après ? Après, rien.

Stiklinis Žvėrynas

- *prisimeni, kaip buvom apgaubti
mes šito... Kaip jis ten? Nu... Rūko*
- *prisimenu... Žinai, kad tai, kas
nebegriš, į atmintį nurūko?*

Žvelgiau į savo
atvaizdą stikle.

Stovėjai saugiu atstumu
už manęs,
šiek tiek kairiau.

Atsimušei toj pačioje
vitrinoj.

Kol mūs atspindžiai
laikės už rankų

La Ménagerie de verre

- *tu te souviens comme nous étions
enveloppés dans quelque chose...
Comment était-ce ? Heu... de la
vapeur*
- *je me souviens... Tu sais que ce qui
ne reviendra plus s'est évaporé dans
la mémoire ?*

J'ai regardé
mon image dans la vitre.

Tu te tenais à distance sûre
derrière moi,
un peu plus à gauche.

Tu te réfléchissais dans la même
vitrine

Tandis que nos reflets
se tenaient par les mains

Diena, kai didžiausia nuodėmė būtu nedaryti jokios nuodėmės

Susėdę prie stalo,
mes valgėm išalkusių ir ištroškusių
mėsą.

Kažkur netoliese, gal kitam
kambarį, skambėjo varpeliai.
Lauke vaikai žaidė gniužulu,
panašiu į kamuolį.

Taip, sako geltoni saulės kiškiai,
mums tinka ši plėšri Laukinė ramybė:

kitas rytas
bus tetraedro formos.

Gal dėl tokios keistos ištarmės,
o gal tik sutapimas:

iki paryčių
vienai paukščiai gėrė,
kiti kvatojosi.

Žmonės rašė dainas apie
pabaigos pradžia.

Vienišos poros sukosi
labirintuose,
iš kairės į dešinę:

šioj žemės smegenų
pusrutulio pusėj
taip susitraukia į kriauklę
vandens sūkurys
(bet niekas šviežiai

Le jour, où le plus grand péché serait de ne commettre aucun péché

Assis à table,
nous mangions de la viande affamée et
assoiffée.

Quelque part, tout près, peut-être dans
une autre pièce, des clochettes son-
naient.

Dehors des enfants jouaient avec une
boule qui ressemblait à une balle.

Oui, disent les lièvres jaunes du soleil,
nous aimons cette paix carnivore et
sauvage :

le matin suivant
sera en forme de tétraèdre.

Peut-être à cause de cette décision
bizarre, ou peut-être simple coïnci-
dence :

jusqu'à l'aube
des oiseaux ont bu
d'autres ont ri aux éclats.

Les gens ont composé des chansons sur
le commencement de la fin.

Des couples solitaires ont tourné
dans des labyrinthes,
de gauche à droite.

Dans cette moitié d'hémisphère
du cerveau de la terre
l'eau tourbillonnante ici
se condense en coquillage.
(mais personne n'a vérifié

*nepatikrino – gal jau kiti
laikai, kiti papročiai, gal jau
kitaip nei seniau? – nēr jokių
džiaugsmu ar žiniom įkrautų
naujų pranešimų. Vis dar
viliamės, kad užstrigo. Kad pakeliui).*

Grafitinėj tamsoj iš po šokančių kojų
pusiau skilo žiežirbos:

tuomet aš suradau tavo akis
tavo akių tinklainėse –

kontrabandininkas apšvietė man
kelią

voratinkliai plyšo becinant

*récemment – ce sont peut-être déjà d'autres
temps, d'autres usages, peut-être est-ce déjà
autrement qu'avant ? – aucun
nouveau message chargé
de joies ou d'informations. Nous espérons
toujours que c'est coincé. Que c'est sur le
chemin).*

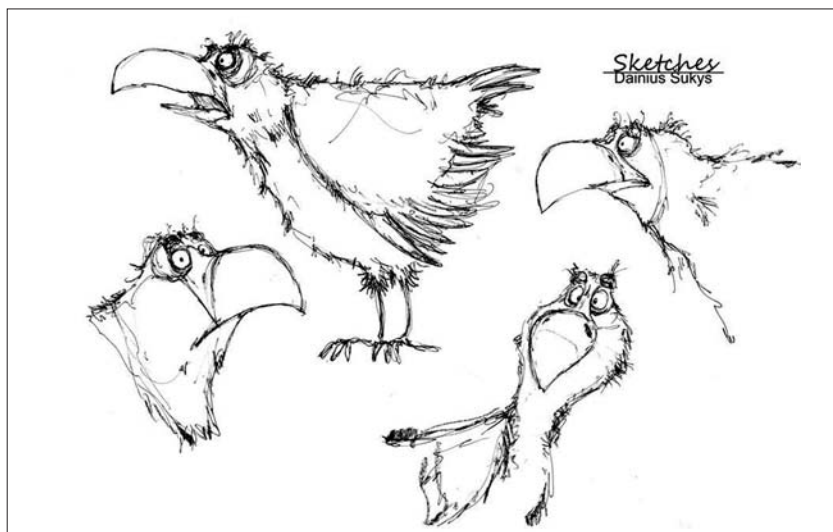
Dans le noir du graphite, sous les
jambes qui dansaient
les étincelles se sont fendues en deux :

alors j'ai trouvé tes yeux
dans les rétines de tes yeux –

un contrebandier m'a servi
d'éclaireur

les toiles d'araignée se sont déchirées
au fil de mes pas

Traduit du lituanien par Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis.



Turinys

Lietuva Jurgio Giedraičio (Jerzio Giedroyco) politinėje mintyje

Malgorzata Ptasińska, Varšuvos universitetas

Lietuvos didikai Liunevilio bajorų kadetų mokykloje

Arnaud Parent, Mykolo Romerio universitetas, Vilnius

Lietuviško kino pirmtakas Kaune Vladislovas Starevičius (Ladislav Starewitch),

François Martin, Paryžius

Pirmoji prancūziška monografija apie geltonąjį gintarą

1821 metų Jean-Philippe'o Graffenauero leidimas

Piotr Daszkiewicz, Nacionalinis gamtos istorijos muziejus, Paryžius, ir Philippe Edel

Belovežo girios stumbras Strasbūro muziejui, 19 a. zoologijos istorijos epizodas

Piotr Daszkiewicz, NGIM, ir Tomasz Samojlik, Lenkijos mokslų akademijos Žinduolių institutas

Mažasis elnias – Lietuvos ir Elzaso leidybos bendradarbiavimo istorija

Emilie Maj, Karen Hoffmann-Schickel, Dainius Šukys

Artūras Valionis, eilėraščiai

Ižanga: Eglė Kačkutė-Hagan

Vertimas: Jean-Claude Lefebvre ir Liudmila Edel-Matuolis

Summary

Lithuania in Jerzy Giedroyć's Political Thought

Malgorzata Ptasińska, University of Warsaw

Lithuanian Nobles at the Lunéville Gentlemen-Cadet School

Arnaud Parent, Mykolas Romeris University, Vilnius

Ladislav Starewitch, Precursor of Lithuanian Cinema in Kaunas

François Martin, Paris

The First French Monograph on Yellow Amber,

Published by Jean-Philippe Graffenauer in 1821

Piotr Daszkiewicz, National Museum of Natural History, Paris, and Philippe Edel

**A Bison from Białowieża for the Strasbourg Museum,
an Episode of History of Zoology of the 19th Century**

Piotr Daszkiewicz, NMNH, and Tomasz Samojlik, Institute for Mammals of the Polish Academy of Science

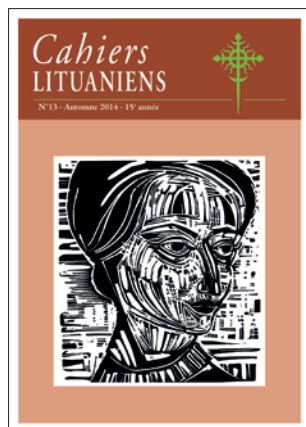
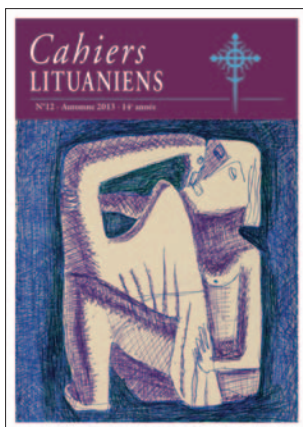
Little Reindeer, History of one Editorial Lithuanian-Alsacian Collaboration

Emilie Maj, Karen Hoffmann-Schickel, Dainius Šukys

Artūras Valionis, poems

Presentation by Eglė Kačkutė-Hagan

Translation by Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis.



Cahiers LITUANIENS

Cercle d'histoire Alsace-Lituanie

www.cahiers-lituanien.org



N° ISSN 1298-0021